

OEUVRES COMPLÈTES

Esclave!

DE

ALFRED DE MUSSET

ÉDITION ORNÉE DE 28 GRAVURES

D'APRÈS LES DESSINS DE BIDA

D'UN PORTRAIT GRAVÉ PAR FLAHEG D'APRÈS L'ORIGINAL DE LANDELLE

ET ACCOMPAGNÉE D'UNE NOTICE SUR ALFRED DE MUSSET PAR SON FRÈRE

TOME CINQUIÈME

COMÉDIES

III

PARIS

ÉDITION CHARPENTIER

L. HÉBERT, LIBRAIRE

7, RUE FERONNET, 7

1888

Carmosine

Alfred de Musset



Charpentier, Paris, 1888

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

CARMOSINE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PUBLIÉE EN 1852, REPRÉSENTÉE EN 1865.

- [Personnages](#)
- [Acte I](#)
- [Acte II](#)
- [Acte III](#)

- [Additions et variantes](#)
- [Notice](#)

AU LECTEUR

À la suite de chaque pièce de théâtre on trouvera les additions et changements exécutés par l'auteur pour la représentation. Des chiffres indiquent les renvois aux variantes. Les passages enfermés entre crochets [] sont ceux qu'on ne récite pas à la scène. Le lecteur connaîtra ainsi le texte primitif, que nous avons recherché avec soin, et la version destinée au théâtre. Parmi les passages que l'auteur a cru devoir supprimer, quelques-uns ont été déjà rétablis par les artistes, et pareille chose arrivera encore, sans aucun doute ; mais si, avec le temps, la seconde version subit de nouvelles modifications, ce ne sera que pour se rapprocher de la première, qui est désormais invariable.

Dans une pièce de théâtre imprimée, l'usage est de changer le numéro de la scène chaque fois qu'un personnage entre ou sort, et de répéter au commencement de chaque scène les noms des personnages qui doivent y figurer. L'auteur du *Spectacle dans un fauteuil* s'est dispensé de suivre

cette règle, qui avait, selon lui, l'inconvénient de ralentir la lecture et d'interrompre trop souvent le dialogue. Il a préféré ne changer le numéro de la scène que lorsqu'il y avait changement de lieu, et n'a pas voulu que l'entrée de chaque personnage fût annoncée d'avance. Cette méthode est celle de Shakespeare et de beaucoup d'écrivains étrangers ; quoiqu'elle ne soit point usitée en France nous avons dû nous conformer aux intentions de l'auteur.

PERSONNAGES.

PIERRE D'ARAGON, roi de Sicile.
MAÎTRE BERNARD, médecin.
MINUCCIO, troubadour.
PERILLO, jeune avocat.
SER VESPASIANO, chevalier de fortune.
UN OFFICIER DU PALAIS.
MICHEL, domestique chez maître Bernard.
LA REINE CONSTANCE, femme du roi Pierre.
DAME PÂQUE, femme de maître Bernard.
CARMOSINE, leur fille
PAGES, ÉCUYERS, DEMOISELLES D'HONNEUR, SUIVANTES DE LA REINE.

ACTEURS
QUI ONT CRÉÉ LES RÔLES.

MM. BONDOIS.
LAUTE.
THIRON.
LAROCHE.
ROMANVILLE.

M^{lle} OTHON.
M^{me} MASSON.
M^{lle} THUILLIER.

La scène se passe à Palerme.

ACTE PREMIER

Une salle chez maître Bernard.

Scène première

MAÎTRE BERNARD, DAME PÂQUE.

DAME PÂQUE.

Faites-moi le plaisir de laisser là vos drogues, et d'écouter un peu ce que je vous dis.

MAÎTRE BERNARD.

Faites-moi la grâce de ne pas me le dire du tout, ce sera tout aussitôt fait.

DAME PÂQUE.

Comme il vous plaira. Mélangez vos herbes empestées tout à votre aise. Le seul résultat de votre obstination sera de la voir mourir dans nos bras.

MAÎTRE BERNARD.

Si mes remèdes ne peuvent rien, que peut donc votre bavardage ? Mais c'est votre unique passe-temps de nous inonder de discours inutiles. Dieu merci, la patience est une belle vertu.

DAME PÂQUE.

Si vous aimiez votre pauvre fille, elle serait bientôt guérie.

MAÎTRE BERNARD.

Pourquoi me dites-vous cela ? Êtes-vous folle ? Ne voyez-vous pas ce que je fais du matin au soir ? Pauvre chère âme ! tout ce que j'aime ! Dites-moi, n'est-ce donc pas assez de voir souffrir l'enfant de mon cœur, sans avoir sur le dos vos éternels reproches ? car on dirait, à vous entendre, que je suis cause de tout le mal. Y a-t-il moyen de rien comprendre à cette mélancolie qui la tue ? Maudites soient les fêtes de la reine, et que les tournois aillent à tous les diables !

DAME PÂQUE.

Vous en revenez toujours à vos moutons.

MAÎTRE BERNARD.

Oui, on ne m'ôtera pas de la tête qu'elle est tombée malade un dimanche, précisément en revenant de la passe d'armes. Je la vois encore s'asseoir là, sur cette chaise ; comme elle était pâle et toute pensive ! comme elle regardait tristement ses petits pieds couverts de poussière ? Elle n'a dit mot de la journée, et le souper s'est passé sans elle.

DAME PÂQUE.

Allez, vous n'êtes qu'un vieux rêveur. Le meilleur de tous les remèdes, je vous le dirai, malgré votre barbe : c'est un beau garçon et un anneau d'or.

MAÎTRE BERNARD.

Si cela était, pourquoi refuserait-elle tous les partis qu'on lui présente ? Pourquoi ne veut-elle même pas entendre parler de Perillo, qui était son ami d'enfance ?

DAME PÂQUE.

Vraiment, elle s'en soucie bien ! Laissez-moi faire. On lui proposera telle personne qu'elle ne refusera pas.

MAÎTRE BERNARD.

Je sais ce que vous voulez dire, et pour celui-là, c'est moi qui le refuse. Vous vous êtes coiffée d'un flandrin.

DAME PÂQUE.

Vous verrez vous-même ce qui en est.

MAÎTRE BERNARD.

Ce qui en est ? Mais, dame Pâque, il y a pourtant dans ce monde certaines choses à considérer. Je ne suis pas un grand seigneur, madame, mais je suis un honnête médecin, un médecin assez riche, dame Pâque, et même fort riche pour cette ville ; j'ai dans mon coffre quantité de sacs bien et dûment cachetés. Je ne donnerai pas plus ma fille pour rien, que je ne la vendrai, entendez-vous ?

DAME PÂQUE.

Vraiment, vous ferez bien, et votre fille mourra de votre sagesse, si elle ne meurt de vos potions. Laissez donc là ce flacon, je vous en prie, et n'empoisonnez pas davantage cette pauvre enfant. Ne voyez-vous donc pas, depuis deux mois, que vos drogueries ne servent à rien ? Votre fille est malade d'amour, voilà ce que je sais, moi, de bonne part. Elle aime ser Vespasiano, et toutes les fioles de la terre n'y changeront pas un iota.

MAÎTRE BERNARD.

Ma fille n'est point une sotte, et ser Vespasiano est un sot. Qu'est-ce qu'un âne peut faire d'une rose ?

DAME PÂQUE.

Ce n'est pas vous qui l'épouserez. Essayez donc d'avoir le sens commun. Ne convenez-vous pas que c'est en revenant des fêtes de la reine que votre fille est tombée malade ? N'en parle-t-elle pas sans cesse ? N'amène-t-elle pas toujours les entretiens sur ce chapitre, sur l'habileté des cavaliers, sur les prouesses de celui-là, sur la belle tournure de celui-ci ? Est-il rien de plus naturel à une jeune fille sans expérience que de sentir son cœur battre tout à coup pour la première fois, à la vue de tant d'armes resplendissantes, de tant de chevaux, de bannières, au son des clairons, au bruit des épées ? Ah ! quand j'avais son âge !...

MAÎTRE BERNARD.

Quand vous aviez son âge, dame Pâque, il me semble que vous m'avez épousé, et il n'y avait point là de trompettes.

DAME PÂQUE.

Je le sais bien, mais ma fille est mon sang. Or, dans ces fêtes, je vous le demande, à qui peut-elle s'intéresser ? Qui doit-elle chercher dans la foule, si ce n'est les gens qu'elle connaît ? Et quel autre, parmi nos amis, quel autre que le beau, le galant, l'invincible ser Vespasiano ?

MAÎTRE BERNARD.

À telle enseigne, qu'au premier coup de lance, il est tombé les quatre fers en l'air.

DAME PÂQUE.

Il se peut que son cheval ait fait un faux pas, que sa lance se soit détournée, je ne nie pas cela ; il se peut qu'il soit tombé.

MAÎTRE BERNARD.

Cela se peut assurément ; il a pirouetté en l'air comme un volant, et il est tombé, je vous le jure, autant qu'il est possible.

DAME PÂQUE.

Mais de quel air il s'est relevé !

MAÎTRE BERNARD.

Oui, de l'air d'un homme qui a son dîner sur le cœur, et une forte envie de rester par terre. Si un pareil spectacle a rendu ma fille malade, soyez persuadée que ce n'est pas d'amour. Allons, laissez-moi lui porter ceci.

DAME PÂQUE.

Faites ce que vous voudrez. Je vous préviens que j'ai invité ce chevalier à souper. Que votre fille ait faim ou non, elle y viendra, et vous jugerez par vous-même de ce qui se passe dans son cœur.

MAÎTRE BERNARD.

Et pourquoi ne parlerait-elle pas, si vous aviez raison ? Suis-je donc un tyran, s'il vous plaît ? Ai-je jamais rien refusé à ma fille, à mon unique bien ? Est-ce qu'il peut lui tomber une larme des yeux sans que tout mon cœur... Juste ciel ! plutôt que de la voir ainsi s'éteindre sans dire une parole, est-ce que je ne voudrais pas ?... Allons ! vous me rendriez fou !

Ils sortent chacun d'un côté différent.

Scène II

PERILLO, seul, entrant.

Personne ici ! Il me semblait avoir entendu parler dans cette chambre. Les clefs sont aux portes, la maison est déserte. D'où vient cela ? En traversant la cour, un pressentiment m'a saisi... Rien ne ressemble tant au

malheur que la solitude ; ... maintenant j'ose à peine avancer. — Hélas ! je reviens de si loin, seul et presque au hasard ; j'avais écrit pourtant, mais je vois bien qu'on ne m'attendait pas. Depuis combien d'années ai-je quitté ce pays ? Six ans ! Me reconnaîtra-t-elle ? Juste ciel ! comme le cœur me bat ! Dans cette maison de notre enfance, à chaque pas un souvenir m'arrête. Cette salle, ces meubles, les murailles même, tout m'est si connu, tout m'était si cher ! D'où vient que j'éprouve à cet aspect un charme plein d'inquiétude qui me ravit et me fait trembler ? Voilà la porte du jardin, et celle-ci !... J'ai fait bien du chemin pour venir y frapper ; à présent j'hésite sur le seuil. Hélas ! là est ma destinée ; là est le but de toute ma vie, le prix de mon travail, ma suprême espérance ! Comment va-t-elle me recevoir ? Que dira-t-elle ? Suis-je oublié ? Suis-je dans sa pensée ? Ah ! voilà pourquoi je frissonne ;... tout est dans ces deux mots, l'amour ou l'oubli !... Eh bien ! quoi ? Elle est là sans doute. Je la verrai, elle me tendra la main : n'est-elle pas ma fiancée ? n'ai-je pas la promesse de son père ? n'est-ce pas sur cette promesse que je suis parti ? n'ai-je pas rempli toutes les miennes ? Serait-il possible ?... Non, mes doutes sont injustes ; elle ne peut être infidèle au passé. L'honneur est dans son noble cœur, comme la beauté sur son visage, aussi pur que la clarté des cieux. Qui sait ? elle m'attend peut-être ; et tout à l'heure... Ô Carmosine !

Scène III

PERILLO, MAÎTRE BERNARD.

MAÎTRE BERNARD.

Silence ! elle dort. Quelques heures de bon sommeil, et elle est sauvée.

PERILLO.

Qui, monsieur ?

MAÎTRE BERNARD.

Oui, sauvée, je le crois, du moins.

PERILLO.

Qui, monsieur ?

MAÎTRE BERNARD.

C'est toi, Perillo ? ma pauvre fille est bien malade.

PERILLO.

Carmosine ! Quel est son mal ?

MAÎTRE BERNARD.

Je n'en sais rien. Eh bien ! garçon, tu reviens de Padoue ; j'ai reçu ta lettre l'autre jour ; tu as terminé tes études, passé tes examens, tu es docteur en droit, tu vas recevoir et bien porter le bonnet carré ; tu as tenu parole, mon ami ; tu étais parti bon écolier, et tu reviens savant comme un maître. Hé ! hé ! voilà une belle carrière devant toi. Ma pauvre fille est bien malade.

PERILLO.

Qu'a-t-elle donc, au nom du ciel ?

MAÎTRE BERNARD.

Hé ! je te dis que je n'en sais rien. C'est une joie pour moi de te revoir, mon brave Antoine, mais une triste joie ; car pourquoi viens-tu ? Il était convenu entre ton père et moi que tu épouserais ma fille dès que tu aurais un état solide ; tu as bien travaillé, n'est-ce pas ? ton cœur n'a pas changé, j'en suis sûr, le mien non plus, et maintenant... Ô mon Dieu ! Qu'a-t-elle donc fait ?

PERILLO.

Vos paroles me font frémir. Quoi ! sa vie est-elle en danger ?

MAÎTRE BERNARD.

Veux-tu me faire mourir moi-même, à te répéter cent fois que je l'ignore ? Elle est malade, Perillo, bien malade.

PERILLO.

Se pourrait-il qu'un homme aussi habile, aussi expérimenté que vous ?...

MAÎTRE BERNARD.

Oui, expérimenté, habile ! Voilà justement ce qu'ils disent tous. Ne croirait-on pas que j'ai dans ma boutique la panacée universelle, et que la mort n'ose pas entrer dans la maison d'un médecin ? [Je ne m'en suis pas fié à moi seul, j'ai appelé à mon aide tout ce que je connais, tout ce que j'ai pu trouver au monde de docteurs, d'érudits, d'empiriques même, et nous avons dix fois consulté. Habileté de rêveurs, expérience de routine ! La nature, Perillo, qui mine et détruit, quand elle veut se cacher, est impénétrable. Qu'on nous montre une plaie, une blessure ouverte, une fièvre ardente, nous voilà savants. Nous avons vu cent fois pareille chose, et l'habitude indique le remède ; mais quand la cause du mal ne se découvre point, lorsque la main, les yeux, les battements du cœur, l'enveloppe humaine tout entière est vainement interrogée ; lorsqu'une jeune fille de dix-huit ans, belle comme un soleil et fraîche comme une fleur, pâlit tout à coup et chancelle, puis, quand on lui demande ce qu'elle souffre, répond seulement : Je me meurs... Antoine, combien de fois j'ai cherché d'un œil avide le secret de sa souffrance, dans sa souffrance même ! Rien ne me répondait, pas un signe, pas un indice clair et visible, rien devant moi que la douleur muette, car la pauvre enfant ne se plaint jamais ; et moi, le cœur brisé de tristesse, plein de mon inutilité, je regarde les rayons poudreux où sont entassés depuis des années les misérables produits de la science. Peut-être, me dis-je, y a-t-il là dedans un remède qui la sauverait, une goutte de cordial, une plante salutaire ; mais laquelle ? comment deviner ?]

PERILLO, à part.

Mes pressentiments étaient donc fondés ; je suis venu pour trouver cela.

Haut.

Ce que vous me dites, monsieur, est horrible. Me sera-t-il permis de voir Carmosine ?

MAÎTRE BERNARD.

Sans doute, quand elle s'éveillera ; mais elle est bien faible, Perillo. Peut-être nous faudra-t-il d'abord la préparer à ta venue, car la moindre émotion la fatigue beaucoup et suffit quelquefois pour la priver de ses sens. Elle t'a aimé, elle t'aime encore, tu devais l'épouser, ... tu me comprends.

PERILLO.

J'agirai comme il vous plaira. Faut-il que je m'éloigne pour quelques jours, pour un aussi long temps que vous le jugerez nécessaire ? Parlez, mon père, j'obéirai.

MAÎTRE BERNARD.

Non, mon ami, tu resteras. N'es-tu pas aussi de la famille ?

PERILLO.

Il est bien vrai que j'espérais en être, et vous appeler toujours de ce nom de père que vous me permettiez quelquefois de vous donner.

MAÎTRE BERNARD.

Toujours, et tu ne nous quitteras plus.

PERILLO.

Mais vous me dites que ma présence peut être nuisible ou fâcheuse. Quand ma vue ne devrait causer qu'un moment de souffrance, la plus faible impression, la plus légère pâleur sur ses traits chéris, ô Dieu ! plutôt que de lui coûter seulement une larme, j'aimerais mieux recommencer le long chemin que je viens de faire, et m'exiler à jamais de Palerme.

MAÎTRE BERNARD.

Ne crains rien, j'arrangerai cela.

PERILLO.

Aimez-vous mieux que j'aie loger dans un autre quartier de la ville ? Je puis trouver quelque maison du faubourg (j'en avais une avant d'être orphelin). J'y demeurerais enfermé tout le jour, afin que mon retour fût ignoré ; le soir seulement, n'est-ce pas, ou le matin de bonne heure, je viendrais frapper à votre porte et demander de ses nouvelles, car vous concevez que sans cela je ne saurais... Elle souffre donc beaucoup ?

MAÎTRE BERNARD.

Tu pleures, garçon ? Écoute donc, il ne faut pourtant pas nous désoler si vite. Cette incompréhensible maladie ne nous a pas dit son dernier mot. Elle dort dans ce moment-ci, et, je te l'ai dit, cela est de bon augure. Qui sait ? Prenons nos précautions tout doucement, avec ménagement. Évitions, avant tout, qu'elle ne te voie trop vite : dans l'état où elle est, je n'oserais pas répondre...

Scène IV

LES PRÉCÉDENTS, DAME PÂQUE.

DAME PÂQUE.

Votre fille vient de se réveiller ; elle voudrait... Ah ! c'est vous, seigneur Perillo ? Je suis charmée de vous revoir.

Perillo salue. — À part.

Encore un amoureux transi ! Nous nous serions bien passés de sa visite...

Haut à son mari.

Votre fille voudrait aller au jardin.

MAÎTRE BERNARD.

Que me dites-vous là ? est-ce que cela est possible ? à peine depuis trois jours peut-elle se soutenir.

DAME PÂQUE.

Elle est debout, elle se sent beaucoup mieux, le sommeil lui a fait grand bien. Elle veut marcher et respirer un peu.

MAÎTRE BERNARD.

En vérité !

À Perillo.

Tu vois, mon cher Antoine, que je ne me trompais pas tout à l'heure. Voici un changement, un heureux changement. Elle va venir, retire-toi un instant.

PERILLO.

Elle va venir, et il faut que je m'éloigne ! Si j'osais vous faire une demande...

MAÎTRE BERNARD.

Qu'est-ce que c'est ?

PERILLO.

Laissez-moi la voir ; je me cacherais derrière cette tapisserie ; un seul moment, que je la voie passer !

MAÎTRE BERNARD.

Je le veux bien, mais ne te montre point que je ne t'appelle ; je vais tenter en ta faveur tout ce qui me sera possible ; — et vous, dame Pâque, ne soufflez mot, je vous prie.

DAME PÂQUE.

Sur vos affaires ? Je n'en suis pas pressée ; je n'aime pas les mauvaises commissions. Voici votre fille ; je vais au jardin porter mon grand fauteuil auprès de la fontaine.

Perillo se cache derrière une tapisserie.

Scène V

MAÎTRE BERNARD, PERILLO, caché, CARMOSINE.

CARMOSINE.

Eh bien ! mon père, vous êtes inquiet, vous me regardez avec surprise ? Vous ne vous attendiez pas, n'est-il pas vrai, à me voir debout comme une grande personne ? C'est pourtant bien moi.

Elle l'embrasse.

Me reconnaissez-vous ?

MAÎTRE BERNARD.

C'est de la joie que j'éprouve, et aussi de la crainte. Es-tu bien sûre de n'avoir pas trop de courage ?

CARMOSINE.

Oh ! je voulais vous surprendre bien davantage encore, mais je vois que ma mère m'a trahie. Je voulais aller au jardin toute seule, et vous faire dire en confidence qu'une belle dame de Palerme vous demandait. Vous auriez pris bien vite votre belle robe de velours noir, votre bonnet neuf, et comme j'avais un masque... Eh bien ! qu'auriez-vous dit ?

MAÎTRE BERNARD.

Qu'il n'y a rien d'aussi charmant que toi ; ainsi ta ruse eût été inutile. Hélas ! ma bonne Carmosine, qu'il y a longtemps que je ne t'ai vue sourire !

CARMOSINE.

Oui, je suis toute gaie, toute légère. Je ne sais pourquoi... C'est que j'ai fait un rêve. Vous souvenez-vous de Perillo ?

MAÎTRE BERNARD.

Assurément. Que veux-tu dire ?

À part.

C'est singulier ; jamais elle ne parlait de lui.

CARMOSINE.

J'ai rêvé que j'étais sur le pas de notre porte. On célébrait une grande fête. Je voyais les personnes de la ville passer devant moi vêtues de leurs

plus beaux habits, les grandes dames, les cavaliers... Non, je me trompe, c'étaient des gens comme nous, tous nos voisins d'abord, et nos amis, puis une foule, une foule innombrable qui descendait par la Grand'-Rue, et qui se renouvelait sans cesse ; plus le flot s'écoulait, plus il grossissait, et tout ce monde se dirigeait vers l'église, qui resplendissait de lumière. [J'entendais de loin le bruit des orgues, les chants sacrés, et une musique céleste formée de l'accord des harpes et de voix si douces, que jamais pareil son n'a frappé mon oreille. La foule paraissait impatiente d'arriver le plus tôt possible à l'église, comme si quelque grand mystère, unique, impossible à revoir une seconde fois, s'accomplissait.] Pendant que je regardais tout cela, une inquiétude étrange me saisissait [aussi, mais je n'avais point envie de suivre les passants]. Au fond de l'horizon, dans une vaste plaine entourée de montagnes, j'apercevais un voyageur marchant péniblement dans la poussière. Il se hâtait de toutes ses forces ; mais il n'avancait qu'à grand'peine, et je voyais très clairement qu'il désirait venir à moi. De mon côté, je l'attendais ; il me semblait que c'était lui qui devait me conduire à cette fête. Je sentais son désir et je le partageais ; j'ignorais quels obstacles l'arrêtaient ; mais, dans ma pensée, j'unissais mes efforts aux siens ; mon cœur battait avec violence, et pourtant je restais immobile, sans pouvoir faire un pas vers lui. Combien de temps dura cette vision, je n'en sais rien, peut-être une minute ; mais, dans mon rêve, c'étaient des années. Enfin, il approcha et me prit la main ; aussitôt la force irrésistible qui m'attachait à la même place cessa tout à coup, et je pus marcher. Une joie inexprimable s'empara de moi ; j'avais brisé mes liens, j'étais libre. Pendant que nous partions tous deux avec la rapidité d'une flèche, je me retournai vers mon fantôme, et je reconnus Perillo.

MAÎTRE BERNARD.

Et c'est là ce qui t'a donné cette gaieté inattendue ?

CARMOSINE.

Sans doute. Jugez de ma surprise lorsqu'en m'éveillant tout à coup, je trouvai que mon rêve était vrai dans ce qu'il avait d'heureux pour moi, c'est-à-dire que je pouvais me lever et marcher sans aucune peine. Ma

première pensée a été tout de suite de venir vous sauter au cou ; après cela, j'ai voulu faire de l'esprit, mais j'ai échoué dans mon entreprise.

MAÎTRE BERNARD.

Eh bien ! ma chère, puisque ce songe t'a mise de si bonne humeur, et puisqu'il est vrai sur ce point, apprends qu'il l'est aussi sur un autre. J'hésitais à t'en informer, mais maintenant je n'ai plus de scrupule : Perillo est dans cette ville.

CARMOSINE.

Vraiment ! depuis quand ?

MAÎTRE BERNARD.

De ce matin même, et tu le verras quand tu voudras. Le pauvre garçon sera bien heureux, car il t'aime plus que jamais. Dis un mot et il sera ici.

CARMOSINE.

Vous m'effrayez. — Il y est peut-être !

MAÎTRE BERNARD.

Non, mon enfant, non, pas encore ; il attend qu'on l'avertisse pour se montrer. Est-ce que tu ne serais pas bien aise de le voir ? Il ne t'a pas déplu dans ton rêve ; il ne te déplaisait pas jadis. Il est docteur en droit à présent : c'est un personnage que ce bambin, avec qui tu jouais à cligne-musette, et c'est pour toi qu'il a étudié, car tu sais qu'il a ma parole. Je ne voulais pas t'en parler, mais grâce à Dieu...

CARMOSINE.

Jamais ! jamais !

MAÎTRE BERNARD.

Est-il possible ? ton compagnon d'enfance, ce digne et excellent garçon, le fils unique de mon meilleur ami, tu refuserais de le voir ? A-t-il rien fait pour que tu le haïsses ?

CARMOSINE.

Rien, non,... rien ; je ne le hais pas ; — qu'il vienne, si vous voulez... Ah ! je me sens mourir !

MAÎTRE BERNARD.

Calme-toi, je t'en prie ; on ne fera rien contre ta volonté. Ne sais-tu pas que je te laisse maîtresse absolue de toi-même ? Ce que je t'en ai dit n'a rien de sérieux, c'était pour savoir seulement ce que tu en aurais pensé dans le cas où par hasard... Mais il n'est pas ici, il n'est pas revenu, il ne reviendra pas.

À part.

Malheureux que je suis, qu'ai-je fait ?

CARMOSINE.

Je me sens bien faible.

Elle s'assoit.

MAÎTRE BERNARD.

Seigneur mon Dieu ! il n'y a qu'un instant, tu te trouvais si bien, tu reprenais ta force ! C'est moi qui ai détruit tout cela, c'est ma sottise langue que je n'ai pas su retenir ! Hélas ! pouvais-je croire que je t'affligerais ? Ce pauvre Perillo était venu... Non, je veux dire... Enfin, c'était toi qui m'en avais parlé la première.

CARMOSINE.

Assez, assez, au nom du ciel ! il n'y a point de votre faute. Vous ne saviez pas,... vous ne pouviez pas savoir... Ce songe qui me semblait heureux, j'y vois clair maintenant, il me fait horreur !

MAÎTRE BERNARD.

Carmosine, ma fille bien-aimée ! par quelle fatalité inconcevable...

Perillo écarte la tapisserie sans être vu de Carmosine ; il fait un signe d'adieu à Bernard, et sort doucement.

CARMOSINE.

Que regardez-vous donc, mon père ?

MAÎTRE BERNARD.

Qu'as-tu, toi-même ? tu pâlis, tu frissonnes ; qu'éprouves-tu ? Écoute-moi ; il y a dans ta pensée un secret que je ne connais pas, et ce secret cause ta souffrance ; je ne voudrais pas te le demander ; mais, tant que je l'ignorerais, je ne puis te guérir, et je ne peux pas te laisser mourir. Qu'as-tu dans le cœur ? Explique-toi.

CARMOSINE.

Cela me fait beaucoup de mal, lorsque vous me parlez ainsi.

MAÎTRE BERNARD.

Que veux-tu ? Je te le répète, je ne peux pas te laisser mourir. Toi si jeune, si forte, si belle ! Doutes-tu de ton père ? Ne diras-tu rien ? T'en iras-tu comme cela ? Nous sommes riches, mon enfant ; si tu as quelques désirs,... les jeunes filles sont parfois bien folles, qu'importe ? il te faut un mot, rien de plus, un mot dit à l'oreille de ton père. Le mal dont tu souffres n'est pas naturel ; [ces faux espoirs que tu nous donnes, ces moments de bien-être que tu ressens, pour nous rejeter ensuite dans des craintes plus graves ; toutes ces contradictions dans tes paroles, tous ces changements

inexplicables, sont un supplice !] Tu te meurs, mon enfant, je deviendrai fou ; — veux-tu faire mourir aussi de douleur ton pauvre père qui te supplie !

Il se met à genoux.

CARMOSINE.

Vous me brisez, vous me brisez le cœur !

MAÎTRE BERNARD.

Je ne puis pas me taire, il faut que tu le saches. Ta mère dit que tu es malade d'amour,... elle a été jusqu'à nommer quelqu'un...

CARMOSINE.

Prenez pitié de moi !

Elle s'évanouit.

MAÎTRE BERNARD.

Ah ! misérable, tu assassines ta fille ! Ta fille unique, bourreau que tu es ! Holà, Michel ! holà ! ma femme ! Elle se meurt, je l'ai tuée, voilà mon enfant morte !

Scène VI

LES PRÉCÉDENTS, DAME PÂQUE.

DAME PÂQUE.

Que voulez-vous ? Qu'est-il arrivé ?

MAÎTRE BERNARD.

Vite du vinaigre, des sels, ce flacon, là, sur cette table !

DAME PÂQUE, *donnant le flacon.*

J'étais bien sûre que votre Perillo nous ferait ici de mauvaise besogne.

MAÎTRE BERNARD.

Paix ! sur le salut de votre âme ! La voici qui rouvre les yeux.

DAME PÂQUE.

Eh bien ! mon pauvre ange, ma chère Carmosine, comment te sens-tu à présent ?

CARMOSINE.

Très bien. Où allez-vous, mon père ? Ne me quittez pas.

MAÎTRE BERNARD.

Laissez-moi ! laissez-moi !

DAME PÂQUE.

Que veux-tu ?

CARMOSINE.

Je ne veux rien ; pourquoi mon père s'en va-t-il ?

MAÎTRE BERNARD.

Pourquoi ? pourquoi ? parce que tout est perdu. Que Dieu me juge !

CARMOSINE.

Restez, mon père, ne vous inquiétez pas ; tout cela finira bientôt.

DAME PÂQUE.

Ser Vespasiano vient souper avec nous ; seras-tu assez forte pour te mettre à table ?

CARMOSINE.

Certainement, j'essaierai.

DAME PÂQUE, à son mari.

Voyez-vous cela ? elle y consent.

MAÎTRE BERNARD, à sa femme.

Que le diable vous emporte, vous et votre marotte ! Vous ne comprenez donc rien à rien ?

CARMOSINE.

Me voilà tout à fait bien maintenant. Le souper est-il prêt ? Venez, mon père ; donnez-moi le bras pour descendre.

DAME PÂQUE.

J'ai ordonné qu'on apportât la table ici. Ne te dérange pas, n'essaie pas de marcher. Voici le seigneur Vespasiano.

MAÎTRE BERNARD, à part.

La peste soit du sot empanaché !

Scène VII

LES PRÉCÉDENTS, SER VESPASIANO.

SER VESPASIANO.

Bonsoir, chère dame. — Salut, maître Bernard.

MAÎTRE BERNARD.

Bonjour ; ne parlez pas si haut.

SER VESPASIANO.

Que vois-je ! la perle de mon âme à demi privée de sentiment ! Ses yeux d'azur presque fermés à la lumière, et les lis remplaçant les roses !

DAME PÂQUE.

C'est le troisième accès depuis deux jours.

SER VESPASIANO.

Père infortuné ! tendre mère ! combien je sympathise avec votre douleur !

CARMOSINE, à Bernard qui veut sortir.

Mon père, ne vous éloignez pas !

SER VESPASIANO, à Bernard.

Votre aimable fille vous rappelle, maître Bernard.

MAÎTRE BERNARD.

Allez au diable, monsieur, et laissez-nous en repos chez nous !

On apporte le souper.

CARMOSINE, à son père.

Ne soyez donc pas triste ; venez près de moi. Je veux vous verser un verre de vin.

MAÎTRE BERNARD, *assis près d'elle.*

Ô mon enfant ! que ne puis-je t'offrir ainsi tout le sang que la vieillesse a laissé dans mes veines, pour ajouter un jour à tes jours !

SER VESPASIANO, *s'asseyant près de dame Pâque.*

Après ce que votre mari vient de me dire, je ne sais trop si je dois rester.

DAME PÂQUE.

Plaisantez-vous ? est-ce qu'un homme de votre mérite fait attention à de pareilles choses ?

SER VESPASIANO.

Il est vrai. — Voilà un rôti qui a une terrible mine.

CARMOSINE, à son père.

Dites-moi, qu'est-ce qu'il faut que je mange ? Conseillez-moi, donnez-moi votre avis.

MAÎTRE BERNARD.

Pas de cela, ma chère, prends ceci, oui, je crois du moins ; ... hélas ! je ne sais pas.

SER VESPASIANO.

Elle détourne les yeux quand je la regarde. Croyez-vous que je réussisse ?

DAME PÂQUE.

Hélas ! peut-on vous résister ?

SER VESPASIANO.

Que ne m'est-il permis de fendre mon cœur en deux avec ce poignard, et d'en offrir la moitié à une personne que je respecte... Il m'est impossible de m'expliquer.

DAME PÂQUE.

Et il m'est défendu de vous entendre.

On entend chanter dans la rue.

CARMOSINE.

N'est-ce pas la voix de Minuccio ?

SER VESPASIANO.

Oui, ma reine toute belle ; c'est Minuccio d'Arezzo lui-même. Il sautille sous ces fenêtres, [sa viole à la main.]

CARMOSINE.

Priez-le de monter ici, mon père ; il égaiera notre souper.

MAÎTRE BERNARD, à la fenêtre.

Holà ! Minuccio, mon ami, viens ici souper avec nous. Le voilà qui monte, il me fait signe de la tête.

SER VESPASIANO.

C'est un musicien remarquable, fort bon chanteur et joueur d'instruments. Le roi l'écoute volontiers, et il a su, avec ses aubades, s'attirer la protection des gens de cour. Il nous sonna fort doucement l'autre

soir d'une guitare qu'il avait apportée, avec certaines amoureuses et tout à fait gracieuses ariettes ; nous sommes là une demi-douzaine qui avons des bontés pour lui.

[MAÎTRE BERNARD.]

En vérité ? Eh bien ! à mes yeux, c'est là le moindre de ses mérites ; non que je méprise une bonne chanson, il n'y a rien qui aille mieux à table avec un verre de cerigo ; mais avant d'être un savant musicien, un troubadour, comme on dit, Minuccio, pour moi, est un honnête homme, un bon, loyal et ancien ami, tout jeune et frivole qu'il paraît, ami dévoué à notre famille, le meilleur peut-être qui nous reste depuis la mort du père d'Antoine. Voilà ce que je prise en lui, et j'aime mieux son cœur que sa viole.]

Scène VIII

LES PRÉCÉDENTS, MINUCCIO.

CARMOSINE.

Bonsoir, Minuccio. Puisque tu chantes pour le vent qui passe, ne veux-tu pas chanter pour nous ?

MINUCCIO.

Belle Carmosine, je chantais tout à l'heure, mais maintenant j'ai envie de pleurer.

CARMOSINE.

D'où te vient cette tristesse ?

MINUCCIO.

De vos yeux aux miens. Comment la gaieté oserait-elle rester sur mon pauvre visage, lorsqu'on la voit s'éteindre et mourir dans le sein même de la fleur où l'on devrait la respirer ?

CARMOSINE.

Quelle est cette fleur merveilleuse ?

MINUCCIO.

La beauté. Dieu l'a mise au monde dans trois excellentes intentions : premièrement, pour nous réjouir ; en second lieu, pour nous consoler, et enfin, pour être heureuse elle-même. Telle est la vraie loi de nature, et c'est pécher que de s'en écarter.

CARMOSINE.

Crois-tu cela ?

MINUCCIO.

Il n'y a qu'à regarder. Trouvez sur terre une chose plus gaie et plus divertissante à voir qu'un sourire, quand c'est une belle fille qui sourit ! Quel chagrin y résisterait ? Donnez-moi un joueur à sec, un magistrat cassé, un amant disgracié, un chevalier fourbu, un politique hypocondriaque, les plus grands des infortunés, Antoine après Actium, Brutus après Philippes, que dis-je ? un sbire rogneur d'écrits, un inquisiteur sans ouvrage ; montrez à ces gens-là seulement une fine joue couleur de pêche, relevée par le coin d'une lèvre de pourpre où le sourire voltige sur deux rangs de perles ! Pas un ne s'en défendra, sinon je le déclare indigne de pitié, car son malheur est d'être un sot.

SER VESPASIANO, à dame Pâque.

Il a du jargon, il a du jargon ; on voit qu'il s'est frotté à nous.

MINUCCIO.

Si donc cette chose plus légère qu'une mouche, plus insaisissable que le vent, plus impalpable et plus délicate que la poussière de l'aile d'un papillon, cette chose qui s'appelle une jolie femme, réjouit tout et console de tout, n'est-il pas juste qu'elle soit heureuse, puisque c'est d'elle que le bonheur nous vient ? Le possesseur du plus riche trésor peut, il est vrai, n'être qu'un pauvre, s'il enfouit ses ducats en terre, ne donnant rien à soi ni aux autres ; mais la beauté ne saurait être avare. Dès qu'elle se montre, elle se dépense, elle se prodigue sans se ruiner jamais ; au moindre geste, au moindre mot, à chaque pas qu'elle fait, sa richesse lui échappe et s'envole autour d'elle, sans qu'elle s'en aperçoive, dans sa grâce comme un parfum, dans sa voix comme une musique, dans son regard comme un rayon de soleil ! Il faut donc bien que celle qui donne tant, se fasse un peu, comme dit le proverbe, la charité à elle-même, et prenne sa part du plaisir qu'elle cause... Ainsi, Carmosine, souriez.

CARMOSINE.

En vérité, ta folle éloquence mérite qu'on la paye un tel prix. C'est toi qui es heureux, Minuccio ; ce précieux trésor dont tu parles, il est dans ton joyeux esprit. Nous as-tu fait quelques romances nouvelles ?

Elle lui donne un verre qu'elle remplit.

SER VESPASIANO.

Hé ! oui, l'ami, chante-nous donc un peu cette chanson que tu nous as dite là-bas.

MINUCCIO.

En quel endroit, magnanime seigneur ?

SER VESPASIANO.

Hé, par Dieu ! mon cher, au palais du roi.

MINUCCIO.

Il me semblait, vaillant chevalier, que le roi n'était pas là-bas, mais là-haut.

SER VESPASIANO.

Comment cela, rusé compère ?

MINUCCIO.

N'avez-vous jamais vu les fantoccini ? Et ne sait-on pas que celui qui tient les fils est plus haut placé que ses marionnettes ? Ainsi s'en vont deçà delà les petites poupées qu'il fait mouvoir, les gros barons vêtus d'acier, les belles dames fourrées d'hermine, les courtisans en pourpoint de velours, puis la cohue des inutiles, qui sont toujours les plus empressés ;... enfin les chevaliers de fortune ou de hasard, si vous voulez, ceux dont la lance branle dans le manche et le pied vacille dans l'étrier.

SER VESPASIANO.

Tu aimes, à ce qu'il paraît, les énumérations, mais tu oublies les baladins et les troubadours ambulants.

MINUCCIO.

Votre invincible Seigneurie sait bien que ces gens-là ne comptent pas ; ils ne viennent jamais qu'au dessert. Le parasite doit passer avant eux.

DAME PÂQUE, à ser Vespasiano.

Votre repartie l'a piqué au vif.

SER VESPASIANO.

Elle était juste, mais un peu verte. Je ne sais si je ne devrais pas pousser encore plus loin les choses.

DAME PÂQUE.

Vous vous moquez ! qu'y a-t-il d'offensant ?

SER VESPASIANO.

Il a parlé d'étriers peu solides et de lances mal emmanchées ; c'est une allusion détournée...

DAME PÂQUE.

À votre chute de l'autre jour ? Ce sont les hasards des combats...

SER VESPASIANO.

Vous avez raison. — Je meurs de soif.

Il boit.

UN DOMESTIQUE, entrant.

On vient d'apporter cette lettre.

Il la place devant maître Bernard et sort.

CARMOSINE.

À quoi songez-vous donc, mon père ?

MAÎTRE BERNARD.

À quoi je songe ? — Que me veut-on ?

DAME PÂQUE, qui a pris la lettre.

C'est un message de votre cher Antoine.

MAÎTRE BERNARD.

Donnez-moi cela. Peste soit des femmes et de leur fureur de bavarder !

CARMOSINE.

Si cette lettre...

MAÎTRE BERNARD.

Ce n'est rien, ma fille. C'est une lettre de Marc-Antoine, notre ami de Messine. Ta mère s'est trompée à cause de la ressemblance des noms.

CARMOSINE.

Si cette lettre est de Perillo, lisez-la-moi, je vous en prie.

MAÎTRE BERNARD.

Tranquillise-toi ; je te répète...

CARMOSINE.

Je suis très tranquille, donnez-la-moi. — Il n'y a personne de trop ici.

Elle lit.

« À MON SECOND PÈRE, MAÎTRE BERNARD.

« Je vais bientôt quitter Palerme. [Je remercie Dieu qu'il m'ait été permis d'approcher une dernière fois des lieux où a commencé ma vie, et où je la laisse tout entière. Il est vrai que, depuis six ans, j'avais nourri une chère espérance, et que j'ai tâché de tirer de mon humble travail ce qui pouvait me rendre digne de la promesse que vous m'aviez faite.] Pardonnez-moi, j'ai vu votre chagrin, et j'ai entendu Carmosine... » Ô ciel !

MAÎTRE BERNARD.

Je t'en supplie, rends-moi ce papier !

CARMOSINE.

Laissez-moi, j'irai jusqu'au bout.

Elle continue.

« Et j'ai entendu Carmosine dire que mon triste amour lui faisait horreur. [Je me doutais depuis longtemps que cette application de ma pauvre intelligence à d'arides études ne porterait que des fruits stériles.] Ne craignez plus qu'une seule parole, échappée de mes lèvres, tente de rappeler le passé, et de faire renaître le souvenir d'un rêve, le plus doux, le seul que j'aie fait, le seul que je ferai sur la terre. Il était trop beau pour être possible. Durant six ans, ce rêve fut ma vie, il fut aussi tout mon courage. Maintenant le malheur se montre à moi. C'était à lui que j'appartenais, il devait être mon maître ici-bas. — Je le salue, et je vais le suivre. Ne songez plus à moi, monsieur ; vous êtes délié de votre promesse. »

Un silence.

Si vous le voulez bien, mon père, je vous demanderai une grâce.

MAÎTRE BERNARD.

Tout ce qui te plaira, mon enfant. Que veux-tu ?

CARMOSINE.

Que vous me permettiez de rester seule un instant avec Minuccio, s'il y consent lui-même ; j'ai quelques mots à lui dire, et je vous le renverrai au jardin.

MAÎTRE BERNARD.

De tout mon cœur.

À part.

Est-ce que, par hasard, elle se confierait à lui plutôt qu'à moi-même ? Dieu le veuille ! [car ce garçon-là ne manquerait pas de m'instruire à son tour.] Allons, dame Pâque, venez ça.

CARMOSINE.

Ser Vespasiano, j'ai lu devant vous la lettre que vous venez d'entendre, afin que vous sachiez que je ne fais pas mystère du dessein où je suis de ne me point marier, et pour vous montrer en même temps que les engagements pris et le mérite même ne sauraient changer ma résolution. Maintenant donc, excusez-moi.

Scène IX

MINUCCIO, CARMOSINE.

MINUCCIO.

Vous êtes émue, Carmosine, cette lettre vous a troublée.

CARMOSINE.

Oui, je me sens faible. — Écoute-moi bien, car je ne puis parler longtemps. — Minuccio, je t'ai choisi pour te confier un secret. J'espère d'abord que tu ne le révéleras à aucune créature vivante, sinon à celui que je te dirai ; ensuite, qu'autant qu'il te sera possible, tu m'aideras, n'est-ce pas ? je t'en prie. — Tu te rappelles, mon ami, cette journée où notre roi Pierre fit la grande fête de son exaltation. Je l'ai vu à cheval au tournoi, et je me suis prise pour lui d'un amour qui m'a réduite à l'état où je suis. Je sais combien il me convient peu d'avoir cet amour pour un roi, et j'ai essayé de m'en guérir ; mais comme je n'y saurais rien faire, j'ai résolu, pour moins de souffrance, d'en mourir, et je le ferai. Mais je m'en irais trop désolée s'il ne le savait auparavant, et, ne sachant comment lui faire connaître le

dessein que j'ai pris, mieux que par toi (tu le vois souvent, Minuccio), je te supplie de le lui apprendre. Quand ce sera fait, tu me le diras, et je mourrai moins malheureuse.

MINUCCIO.

Carmosine, je vous engage ma foi, et soyez sûre qu'en y comptant, vous ne serez jamais trompée. — Je vous estime d'aimer un si grand roi. Je vous offre mon aide, avec laquelle j'espère, si vous voulez prendre courage, faire de sorte qu'avant trois jours je vous apporterai des nouvelles qui vous seront extrêmement chères ; et, pour ne point perdre le temps, j'y vais tâcher dès aujourd'hui.

CARMOSINE.

Je t'en supplie encore une fois.

MINUCCIO.

Jurez-moi d'avoir du courage.

CARMOSINE.

Je te le jure. Va avec Dieu.

ACTE DEUXIÈME

Au palais du roi. — Une salle. — Une galerie au fond.

Scène première.

PERILLO, UN OFFICIER DU PALAIS.

PERILLO.

Je puis attendre ici ?

L'OFFICIER.

Oui, monsieur. En rentrant au palais, le roi va s'arrêter dans cette galerie, et toutes les personnes qui s'y trouvent peuvent approcher de Sa Majesté.

PERILLO, seul.

[On ne m'avait point trompé ; Pierre conserve ici cette noble coutume que pratiquait naguère en France le saint roi Louis, de ne point celer la majesté royale, et de la montrer accessible à tous.] Je vais donc lui parler, et un mot de sa bouche peut tout changer dans mon existence. N'aurais-je pas hésité hier, n'aurais-je pas été bien troublé, bien gêné dans la cour de ce roi conquérant, qui se fait craindre autant qu'on l'aime ? Tout m'est indifférent aujourd'hui : ce palais, où habite la puissance, où règnent toutes les passions, toutes les vanités et toutes les haines, est plus vide pour moi qu'un

désert. Que pourrais-je redouter auprès de ce que j'ai souffert ? Le désespoir ne vit que d'une pensée, et anéantit tout le reste.

Scène II

PERILLO, MINUCCIO.

MINUCCIO, *marchant à grands pas.*

Va dire, Amour, ce qui cause ma peine,
S'il ne me vient...

Ce n'est pas cela, — j'avais débuté autrement.

PERILLO, *à part.*

Voici un homme bien préoccupé ; il n'a pas l'air de m'apercevoir.

MINUCCIO, *continuant.*

S'il ne me vient ou me veut secourir,
Craignant, hélas !...

Voilà qui est plaisant. — En achevant mes derniers vers, j'ai oublié net les premiers. Faudra-t-il donc refaire mon commencement ? J'oublierai à son tour ma fin pendant ce temps-là, et il ne tient qu'à moi d'aller ainsi de suite jusqu'à l'éternité, versant les eaux de Castalie dans la tonne des Danaïdes ! Et point de crayon ! point d'écritoire ! Voyons un peu ce que chantait ce pédant... Eh bien ! où diable l'ai-je fourré ?

Il fouille dans ses poches et en tire un papier.

PERILLO, *à part.*

Ce personnage ne m'est point inconnu : est-ce l'absence ou le chagrin qui me trouble ainsi la mémoire ? Il me semble l'avoir vu quand j'étais enfant ;

en vérité, cela est étrange ! j'ai oublié le nom de cet homme, et je me souviens de l'avoir aimé.

MINUCCIO, *à lui-même.*

Rien de tout cela ne peut m'être utile ; pas un mot n'a le sens commun. Non, je ne crois pas qu'il y ait au monde une chose plus impatientante, plus plate, plus creuse, plus nauséabonde, plus inutilement boursoufflée, qu'un imbécile qui vous plante un mot à la place d'une pensée, qui écrit à côté de ce qu'il voudrait dire, et qui fait de Pégase un cheval de bois comme aux courses de bagues pour s'y essouffler l'âme à accrocher ses rimes ! Aussi où avais-je la tête, d'aller demander à ce Cipolla de me composer une chanson sur les idées d'une jeune fille amoureuse ? Mettre l'esprit d'un ange dans la cervelle d'un cuistre ! Et point de crayon, bon Dieu ! point de papier ! Ah ! voici un jeune homme qui porte une écritoire...

Il s'approche de Perillo.

Pardonnez-moi, monsieur, pourrais-je vous demander ?... Je voudrais écrire deux mots, et je ne sais comment...

PERILLO, *lui donnant l'écritoire qui est suspendue à sa ceinture.*

Très volontiers, monsieur. Pourrais-je, à mon tour, vous adresser une question ? oserais-je vous demander qui vous êtes ?

MINUCCIO, *tout en écrivant.*

Je suis poète, monsieur, je fais des vers, et dans ce moment-ci je suis furieux.

PERILLO.

Si je vous importune...

MINUCCIO.

Point du tout ; c'est une chanson que je suis obligé de refaire, parce qu'un charlatan me l'a manquée. D'ordinaire, je ne me charge que de la musique, car je suis joueur de viole, monsieur, et de guitare, à votre service ; vous semblez nouveau à la cour, et vous aurez besoin de moi. Mon métier, à vrai dire, est d'ouvrir les cœurs ; j'ai l'entreprise générale des bouquets et des sérénades, je tiens magasin de flammes et d'ardeurs, d'ivresses et de délires, de flèches et de dards, et autres locutions amoureuses, le tout sur des airs variés ; j'ai un grand fonds de soupirs languissants, de doux reproches, de tendres bouderies, selon les circonstances et le bon plaisir des dames ; j'ai un volume in-folio de brouilles (pour les raccommodements, ils se font sans moi) ; mais les promesses surtout sont innombrables, j'en possède une lieue de long sur parchemin vierge, les majuscules peintes et les oiseaux dorés ; bref, on ne s'aime guère ici que je n'y sois, et on se marie encore moins ; il n'est si mince et si leste écolier, si puissant ni si lourd seigneur qui ne s'appuie sur l'archet de ma viole ; et que l'amour monte au son des aubades les degrés de marbre d'un palais, ou qu'il escalade sur un brin de corde le grenier d'une toppatelle, ma petite muse est au bas de l'échelle.

PERILLO.

Tu es Minuccio d'Arezzo ?

MINUCCIO.

Vous l'avez dit ; vous me connaissez donc ?

PERILLO.

Et toi, tu ne me reconnais donc pas ? As-tu oublié aussi Perillo ?

MINUCCIO.

Antoine ! vive Dieu ! combien l'on a raison de dire qu'un poète en travail ne sait plus le nom de son meilleur ami ! moi qui ne rimais que par occasion, je ne me suis pas souvenu du tien !

Il l'embrasse.

Et depuis quand dans cette ville ?

PERILLO.

Depuis peu de temps... et pour peu de temps.

MINUCCIO.

Qu'est-ce à dire ? Je supposais que tu allais me répondre : Pour toujours ! Est-ce que tu n'arrives pas de Padoue ?

PERILLO.

Laissons cela. — Tu viens donc à la cour ?

MINUCCIO, à part.

Sot que je suis ! j'oubliais la lettre que Carmosine nous a lue ! À quoi rêve donc mon esprit ? Décidément la raison m'abandonne ; je suis plus poète que je ne croyais. [Pauvre garçon ! il doit être bien triste, et en conscience, je ne sais trop que lui dire...]

Haut.

Oui, mon ami, le roi me permet de venir ici de temps en temps, ce qui fait que j'ai l'air d'y être quelqu'un ; mais toute ma faveur consiste à me promener en long et en large. On me croit l'ami du roi, je ne suis qu'un de ses meubles, jusqu'à ce qu'il plaise à Sa Majesté de me dire en sortant de table : Chante-moi quelque chose, que je m'endorme. — Mais toi, qui t'amène en ce pays ?

PERILLO.

Je viens tâcher d'obtenir du service dans l'armée qui marche sur Naples.

MINUCCIO.

Tu plaisantes ! toi, te faire soldat, au sortir de l'école de droit ?

PERILLO.

Je t'assure, Minuccio, que je ne plaisante pas.

MINUCCIO, à part.

En vérité, son sang-froid me fait peur ; c'est celui du désespoir. Qu'y faire ? Il l'aime, et elle ne l'aime pas.

Haut.

Mais, mon ami, as-tu bien réfléchi à cette résolution que tu prends si vite ? Songes-tu aux études que tu viens de faire, à la carrière qui s'ouvre devant toi ? Songes-tu à l'avenir, Perillo ?

PERILLO.

Oui, et je n'y vois de certain que la mort.

MINUCCIO.

Tu souffres d'un chagrin. — Je ne t'en demande pas la cause, — je ne cherche pas à la pénétrer, — mais je me trompe fort, ou, dans ce moment-ci, tu cèdes à un conseil de ton mauvais génie. — Crois-moi, avant de te décider, attends encore quelques jours.

PERILLO.

Celui qui n'a plus rien à craindre ni à espérer n'attend pas.

[MINUCCIO.

Mais si je t'en priais, si je te demandais comme une grâce de ne point te hâter ?

PERILLO.

Que t'importe ?

MINUCCIO.

Tu me fais injure. Il me semblait que tout à l'heure tu m'avais pris pour un de tes amis. Écoute-moi, — le temps presse, — le roi va arriver. Je ne puis t'expliquer clairement ni librement ce que je pense... Encore une fois, ne fais rien aujourd'hui. Est-ce donc si long d'attendre à demain ?

PERILLO.

Aujourd'hui ou demain, ou un autre jour, ou dans dix ans, dans vingt ans, si tu veux, c'est la même chose pour moi ; j'ai cessé de compter les heures.

MINUCCIO.

Par Dieu ! tu me mettrais en colère ! Ainsi donc, moi qui t'ai bercé lorsque j'étais un grand enfant et que tu en étais un petit, il faut que je te laisse aller à ta perte sans essayer de t'en empêcher, maintenant que tu es un grand garçon et moi un homme ? Je ne puis rien obtenir ? Que vas-tu faire ?] Tu as quelque blessure au cœur ; qui n'a la sienne ? Je ne te dis pas de combattre à présent ta tristesse, mais de ne pas t'attacher à elle et t'y enchaîner sans retour, car il viendra un temps où elle finira. Tu ne peux pas le croire, n'est-ce pas ? Soit, mais retiens ce que je vais te dire : Souffre maintenant s'il le faut, pleure si tu veux, et ne rougis point de tes larmes ; montre-toi le plus malheureux et le plus désolé des hommes ; loin d'étouffer ce tourment qui t'opresse, déchire ton sein pour lui ouvrir l'issue, laisse-le éclater en sanglots, en plaintes, en prières, en menaces ; mais, je te le répète, n'engage pas l'avenir ! Respecte ce temps que tu ne veux plus compter, mais qui en sait plus long que nous, et, pour une douleur qui doit être passagère, ne te prépare pas la plus durable de toutes, le regret, qui ravive la souffrance épuisée, et qui empoisonne le souvenir !

[PERILLO.

Tu peux avoir raison. Dis-moi, vois-tu quelquefois maître Bernard ?

MINUCCIO.

Mais oui,... sans doute,... comme par le passé...

PERILLO.

Quand tu le verras, Minuccio, tu lui diras...]

Scène III

LES PRÉCÉDENTS, SER VESPASIANO.

SER VESPASIANO, *en entrant.*

J'attendrai ! c'est bon, j'attendrai ! Messieurs, je vous annonce le roi.

À Minuccio.

Ah ! c'est toi, bel oiseau de passage ! Je t'ai mené hier un peu rudement, à souper chez cette petite ; mais je ne veux pas que tu m'en veuilles. Que diable, aussi ! tu t'attaques à moi, sous les regards de la beauté !

MINUCCIO.

Je vous assure, seigneur, que je n'ai point de rancune, et que, si vous m'aviez fâché, vous vous en seriez douté tout de suite.

SER VESPASIANO.

Je l'entends ainsi ; il y a place pour tout. Si tu t'avisais, dans ce palais, de gouailler un homme de ma sorte, on ne laisserait point passer cela ; mais tu

conçois que je déroge un peu quand je vais chez la Carmosine, et qu'on n'est plus là sur ses grands chevaux.

MINUCCIO.

Vous êtes trop bon de n'y pas monter. S'il ne s'agissait que de vous en faire descendre...

SER VESPASIANO.

Ne te fâche pas, je te pardonne. En vérité, je joue depuis hier, en toute chose, d'un merveilleux guignon. Il faut que je t'en fasse le récit.

PERILLO, à part.

Quelle espèce d'homme est-ce là ? Il a parlé de Carmosine.

SER VESPASIANO.

Je t'ai dit combien j'aurais à cœur de posséder ces champs de Ceffalù et de Calatabellotte ; tu n'ignores pas où ils sont situés ?

MINUCCIO.

Pardonnez-moi, illustrissime.

SER VESPASIANO.

Ce sont des terres à fruits, près de mes pâturages.

MINUCCIO.

Mais vos pâturages, où sont-ils ?

SER VESPASIANO.

Hé, parbleu ! près de Ceffalù et de Calata...

MINUCCIO.

J'entends bien, mais quand j'y ai été, autant qu'il peut m'en souvenir, il n'y avait là que des pierres et des moustiques.

SER VESPASIANO.

Calatabellotte est un lieu fertile.

MINUCCIO.

Oui, mais autour de ce lieu fertile, je dis qu'il n'y a...

SER VESPASIANO.

Tu es un badin. Je souhaitais d'avoir ces terres, non pour le bien qu'elles rapportent, mais seulement pour m'arrondir ; cela m'encadrerait singulièrement. [Le roi, à qui elles appartiennent, se refusait à me les céder, se réservant, à ce qu'il prétendait, de m'en faire don le jour de mes noces. L'intention était galante.] Hier, sur un avis que je reçus de cette bonne dame Pâque...

PERILLO.

Se pourrait-il ?...

SER VESPASIANO.

Vous la connaissez ? Ce sont de petites gens, mais de bonnes gens, chez qui je vais le soir me débrider l'esprit, et me débotter l'imagination. La fille a de beaux yeux, c'est vous en dire assez ; car si ce n'était cela...

MINUCCIO.

Et la dot ?

SER VESPASIANO.

Eh bien ! oui, si tu veux, la dot. Ces gens de peu, cela amasse, mais ce n'est point ce dont je me soucie. Il suffit que l'enfant me plaise ; j'en avais touché un mot à la mère, et la bonne femme s'était prosternée. Hier donc, on m'invite à souper, et je m'attendais à une affaire conclue. Devines-tu, maintenant, beau trouvère ?

MINUCCIO.

Un peu moins qu'avant de vous entendre.

SER VESPASIANO.

Ce bouffon-là goguenarde toujours. Eh, mordieu ! au lieu d'un festin et d'une joyeuse fiancée, voilà des visages en pleurs, une créature à demi pâmée, et on me régale d'un écrit...

MINUCCIO, *bas à Vespasiano.*

Taisez-vous, pour l'amour de Dieu !

SER VESPASIANO.

Pourquoi donc en faire mystère, quand la fillette elle-même m'a dit qu'elle n'en fait point ! Quelle épître, bon Dieu ! quelle lettre ! quatre pages de lamentations...

MINUCCIO, *bas.*

Vous oubliez que j'étais là, et que j'en sais autant que vous.

SER VESPASIANO.

Mais non, pas du tout, c'est que tu ne sais rien, car tout le piquant de l'affaire, c'est que j'avais annoncé mon mariage au roi.

MINUCCIO.

Et vous comptiez sur Ceffalù ?

SER VESPASIANO.

Et Calatabellotte, cela va sans dire. À présent, que vais-je répondre, quand le roi, rentrant au palais, va me crier d'abord du haut de son destrier : Eh bien ! chevalier Vespasiano, où en êtes-vous de vos épousailles ? Cela est fort embarrassant. Tu me diras qu'en fin de compte la belle ne saurait m'échapper, je le sais bien ; mais pourquoi tant de façons ? Ces airs de caprice, quand je consens à tout, sont blessants et hors de propos.

PERILLO, *bas à Perillo.*

Minuccio, que veut dire tout ceci ?

MINUCCIO, *bas.*

Ne vois-tu pas quel est le personnage ?

SER VESPASIANO.

Du reste, ce n'est pas précisément à la Carmosine que j'en veux, mais à ses sots parents ; car, pour ce qui la regarde, son intention était bien claire en me lisant cette lettre d'un rival dédaigné.

[MINUCCIO.

Son intention était claire, en effet ; elle vous a dit qu'elle voulait rester fille.

SER VESPASIANO.

Bon ! ce sont de ces petits détours, de ces coquetteries aimables où l'amour ne se trompe point. Quand une belle vous déclare qu'elle ne saurait s'accommoder de personne, cela signifie : Je ne veux que de vous.]

PERILLO.

Qui avait écrit, s'il vous plaît, cette lettre dont vous parlez ?

SER VESPASIANO.

Je ne sais qui, un certain Antoine, un clerc, je crois, un homme de la basoche...

PERILLO.

J'ai l'honneur d'en être un, monsieur, et je vous prie de parler autrement.

SER VESPASIANO.

Je suis gentilhomme et chevalier. — Parlez vous-même d'autre sorte.

MINUCCIO, à ser Vespasiano.

Et moi je vous conseille de ne pas parler du tout.

À Perillo.

Es-tu fou, Perillo, de provoquer un fou ?

PERILLO, tandis que ser Vespasiano s'éloigne.

Ô Minuccio ! ma pauvre lettre ! mon pauvre adieu écrit avec mes larmes, le plus pur sanglot de mon cœur, la chose la plus sacrée du monde, le dernier serrement de main d'un ami qui nous quitte, elle a montré cela, elle l'a étalé aux regards de ce misérable ! Ô ingratitude ! ingéneuse fille ! elle a souillé le sceau de l'amitié, elle a prostitué ma douleur ! Ah, Dieu ! je te disais tout à l'heure que je ne pouvais plus souffrir ; je n'avais pas pensé à cela.

MINUCCIO.

Promets-moi du moins...

PERILLO.

Ne crains rien. Je n'ai pas été maître d'un mouvement d'impatience ; mais tout est fini, je suis calme.

Regardant ser Vespasiano qui se promène sur la scène.

Pourquoi en voudrais-je à cet inconnu, à cet automate ridicule que Dieu fait passer sur ma route ? Celui-là ou tout autre, qu'importe ? Je ne vois en lui que la Destinée, dont il est l'aveugle instrument ; je crois même qu'il en devait être ainsi. Oui, c'est une chose très ordinaire. Quand un homme sincère et loyal est frappé dans ce qu'il a de plus cher, lorsqu'un malheur irréparable brise sa force et tue son espérance, lorsqu'il est maltraité, trahi, repoussé par tout ce qui l'entoure, presque toujours, remarque-le, presque toujours c'est un faquin qui lui donne le coup de grâce, et qui, par hasard, sans le savoir, rencontrant l'homme tombé à terre, marche sur le poignard qu'il a dans le cœur.

MINUCCIO.

Il faut que je te parle, viens avec moi ; il faut que tu renonces à ce projet que tu as...

PERILLO.

Il est trop tard.

Scène IV

LES PRÉCÉDENTS, L'OFFICIER DU PALAIS.

La salle se remplit de monde.

L'OFFICIER.

Faites place, retirez-vous.

SER VESPASIANO, à Minuccio.

Tu es donc lié particulièrement avec ce jeune homme ? Dis-moi donc, penses-tu que je ne doive pas me considérer comme offensé ?

MINUCCIO.

Vous, magnifique chevalier ?

SER VESPASIANO.

Oui, il m'a voulu imposer silence.

MINUCCIO.

Eh bien ! ne l'avez-vous pas gardé ?

SER VESPASIANO.

C'est juste. Voici Leurs Majestés. [Le roi paraît un peu courroucé ; il faut pourtant que je lui parle à tout prix ; car tu comprends que je n'attendrai pas qu'il me somme de m'expliquer.]

MINUCCIO.

Et sur quoi ?

SER VESPASIANO.

Sur mon mariage.]

Scène V

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI, LA REINE.

LE ROI.

Que je n'entende jamais pareille chose ! Ce malheureux royaume est-il donc si maudit du ciel, si ennemi de son repos, qu'il ne puisse conserver la paix au dedans, tandis que je fais la guerre au dehors ! Quoi ! l'ennemi est à peine chassé, il se montre encore sur nos rivages, et lorsque je hasarde pour vous ma propre vie et celle de l'infant, je ne puis revenir un instant ici sans avoir à juger vos disputes !

LA REINE.

Pardonnez-leur au nom de votre gloire et du nouveau succès de vos armes.

LE ROI.

Non, par le ciel ! car ce sont eux précisément qui me feraient perdre le fruit de ces combats, avec leurs discordes honteuses, avec leurs querelles de paysans ! Celui-là, c'est l'orgueil qui le pousse, et celui-ci c'est l'avarice. On se divise pour un privilège, pour une jalousie, pour une rancune ; pendant que la Sicile tout entière réclame nos épées, on tire les couteaux pour un champ de blé. Est-ce pour cela que le sang français coule encore depuis les Vêpres ? Quel fut alors votre cri de guerre ? La liberté, n'est-ce pas, et la patrie ! et tel est l'empire de ces deux grands mots, qu'ils ont sanctifié la vengeance. Mais de quel droit vous êtes-vous vengés, si vous déshonorez la victoire ? Pourquoi avez-vous renversé un roi, si vous ne savez pas être un peuple ?

LA REINE.

Sire, ont-ils mérité cela ?

LE ROI.

Ils ont mérité pis encore, ceux qui troublent le repos de l'État, ceux qui ignorent ou feignent d'ignorer que, lorsqu'une nation s'est levée dans sa haine et dans sa colère, il faut qu'elle se rassoie, comme le lion, dans son calme et sa dignité.

[**LA REINE**, à demi voix aux assistants.

Ne vous effrayez pas, bonnes gens. Vous savez combien il vous aime.

LE ROI.

Nous sommes tous solidaires, nous répondons tous des hécatombes du jour de Pâques. Il faut que nous soyons amis, sous peine d'avoir commis un crime. Je ne suis pas venu chez vous pour ramasser sous un échafaud la couronne de Conradin, mais pour léguer la mienne à une nouvelle Sicile.] Je vous le répète, soyez unis ; plus de dissentiments, de rivalité, chez les grands comme chez les petits ; sinon, si vous ne voulez pas ; si, au lieu de vous entr'aider, comme la loi divine l'ordonne, vous manquez au respect de vos propres lois, par la croix-Dieu ! je vous les rappellerai, et le premier de vous qui franchit la haie du voisin pour lui dérober un fétu, je lui fais trancher la tête sur la borne qui sert de limite à son champ. — Jérôme, ôte-moi cette épée.

La foule se retire.

LA REINE.

Permettez-moi de vous aider.

LE ROI.

Vous, ma chère ! vous n'y pensez pas. Cette besogne est trop rude pour vos mains délicates.

LA REINE.

Oh ! je suis forte, quand vous êtes vainqueur. Tenez, don Père, votre épée est plus légère que mon fuseau. — Le prince de Salerne est donc votre prisonnier ?

LE ROI.

Oui, et monseigneur d'Anjou payera cher pour la rançon de ce vilain boiteux. — Pourquoi ces gens-là s'en vont-ils ?

Il s'assoit.

LA REINE.

Mais, c'est que vous les avez grondés.

[LE ROI.

Oui, je suis bien barbare, bien tyran ! n'est-ce pas, ma chère Constance ?

LA REINE.

Ils savent que non.

LE ROI.

Je le crois bien ; vous ne manquez pas de le leur dire, justement quand je suis fâché.

LA REINE.

Aimez-vous mieux qu'ils vous haïssent ? Vous n'y réussirez pas facilement. Voyez pourtant, ils se sont tous enfuis ; votre colère doit être satisfaite.] Il ne reste plus dans la galerie qu'un jeune homme qui se promène là, d'un air bien triste et bien modeste. Il jette de temps en temps vers nous un regard qui semble vouloir dire : Si j'osais ! — Tenez, je gagerais qu'il a quelque chose de très-intéressant, de très-mystérieux à vous confier. Voyez cette contenance craintive et respectueuse en même temps ;

je suis sûre que celui-là n'a pas de querelles avec ses voisins... Il s'en va.
— Faut-il l'appeler ?

LE ROI.

Si cela vous plaît.

*La reine fait un signe à l'officier du palais, qui va avertir Perillo ; celui-ci s'approche du roi et met un genou en terre.
[La reine s'assoit à quelque distance.]*

As-tu quelque chose à me dire ?

PERILLO.

Sire, je crains qu'on ne m'ait trompé.

LE ROI.

En quoi trompé ?

PERILLO.

On m'avait dit que le roi daignait permettre au plus humble de ses sujets d'approcher de sa personne sacrée, et de lui exposer...

LE ROI.

Que demandes-tu ?

PERILLO.

Une place dans votre armée.

LE ROI.

Adresse-toi à mes officiers.

Perillo se lève et s'incline.

Pourquoi es-tu venu à moi ?

PERILLO.

Sire, la demande que j'ose faire peut décider de toute ma vie. Nous ne voyons pas la Providence, mais la puissance des rois lui ressemble, et Dieu leur parle de plus près qu'à nous.

LE ROI.

Tu as bien fait, mais tu as un habit qui ne va guère avec une cuirasse.

PERILLO.

J'ai étudié pour être avocat, mais aujourd'hui j'ai d'autres pensées.

LE ROI.

D'où vient cela ?

PERILLO.

Je suis Sicilien, et Votre Majesté disait tout à l'heure...

LE ROI.

L'homme de loi sert son pays tout aussi bien que l'homme d'épée. Tu veux me flatter. — Ce n'est pas là ta raison.

PERILLO.

Que Votre Majesté me pardonne...

LE ROI.

Allons, voyons ! parle franchement. Tu as perdu au jeu, ou ta maîtresse est morte.

PERILLO.

Non, Sire, non, vous vous trompez.

LE ROI.

Je veux connaître le motif qui t'amène.

LA REINE.

Mais, Sire, s'il ne veut pas le dire ?

PERILLO.

Madame, si j'avais un secret, je voudrais qu'il fût à moi seul, et qu'il valût la peine de vous être dit.

LA REINE.

S'il ne t'appartient pas, garde-le. — Ce n'est pas la moins rare espèce de courage.

LE ROI.

Fort bien. — Sais-tu monter à cheval ?

PERILLO.

J'apprendrai, Sire.

LE ROI.

Tu t'imagines cela ? Voilà de mes cavaliers en herbe, qui s'embarqueraient pour la Palestine, et qu'un coup de lance jette à bas, comme ce pauvre Vespasiano !

LA REINE.

Mais, Sire, est-ce donc si difficile ? Il me semble que moi, qui ne suis qu'une femme, j'ai appris en fort peu de temps, et je ne craindrais pas votre cheval de bataille.

LE ROI.

En vérité !

À Perillo.

Comment t'appelles-tu ?

PERILLO.

Perillo, Sire.

LE ROI.

Eh bien ! Perillo, en venant ici, tu as trouvé ton étoile. Tu vois que la reine te protège. — Remercie-la et vends ton bonnet, afin de t'acheter un casque.

Perillo s'agenouille de nouveau devant la reine, qui lui donne sa main à baiser.

LA REINE.

Perillo, [tu as raison de vouloir être soldat plutôt qu'avocat. Laisse d'autres que toi faire leur fortune en débitant de longs discours.] La première cause de la tienne aura été (souviens-toi de cela) la discrétion dont tu as fait preuve¹. Fais ton profit de l'avis que je te donne, car je suis femme et curieuse, et je puis te dire, à bon escient, que la plus curieuse des femmes, si elle s'amuse de celui qui parle, n'estime que celui qui se tait.

LE ROI.

Je vous dis qu'il a un chagrin d'amour, et cela ne vaut rien à la guerre.

PERILLO.

Pour quelle raison, Sire ?

LE ROI.

Parce que les amoureux se battent toujours trop ou trop peu, selon qu'un regard de leur belle leur fait éviter ou chercher la mort.

PERILLO.

Celui qui cherche la mort peut aussi la donner.

LE ROI.

Commence par là ; c'est le plus sage.

Scène VI

LE ROI, LA REINE, MINUCCIO, SER VESPASIANO,
PLUSIEURS DEMOISELLES, PAGES, ETC.

Perillo, en sortant, rencontre Minuccio et échange quelques mots avec lui.

LE ROI.

Qui vient là-bas ? N'est-ce pas Minuccio, avec ce troupeau de petites filles ?

LA REINE.

C'est lui-même, et ce sont mes caméristes qui le tourmentent sans doute pour le faire chanter. Oh ! je vous en conjure, appelez-le ! je l'aime tant ! personne à la cour ne me plaît autant que lui ; il fait de si jolies chansons !

LE ROI.

Je l'aime aussi, mais avec moins d'ardeur. — Holà ! Minuccio, approche, approche, et qu'on apporte une coupe de vin de Chypre afin de le mettre en haleine. Il nous dira quelque chose de sa façon.

MINUCCIO, à Vespasiano.

Retirez-vous, le roi m'a appelé.

SER VESPASIANO.

Bon, bon, la reine m'a fait signe.

[**MINUCCIO, à part.**

Je ne m'en débarrasserai jamais. Il est cause que Perillo s'est échappé tantôt dans cette foule.]

Un valet apporte un flacon de vin ; l'officier remet en même temps un papier au roi, qui le lit à l'écart.

LA REINE.

Eh bien ! petites indiscrètes, petites bavardes, vous voilà encore, selon votre habitude, importunant ce pauvre Minuccio !

PREMIÈRE DEMOISELLE.

Nous voulons qu'il nous dise une romance.

DEUXIÈME DEMOISELLE.

Et des tensons.

TROISIÈME DEMOISELLE.

Et des jeux-partis.

LA REINE, à Minuccio.

Sais-tu que j'ai à me plaindre de toi ? On te voit paraître quand le roi arrive, mais dès que je suis seule, tu ne te montres plus.

SER VESPASIANO, s'avançant.

Votre Majesté est dans une grande erreur. Il ne se passe point de jour qu'on ne me voie en ce palais.

LA REINE.

Bonjour, Vespasiano, bonjour.

MINUCCIO, à part.

Que va-t-il devenir maintenant ? Il est soldat, il faut qu'il parte.

LE ROI, lisant d'un air distrait, et s'adressant à Minuccio.

Je suis bien aise de te voir. Tu vas me conter les nouvelles. Allons, bois un verre de vin.

SER VESPASIANO, buvant.

Votre Majesté a bien de la bonté. Mon mariage n'est point encore fait.

LE ROI.

C'est toi, Vespasiano ? Eh bien ! un autre jour.

SER VESPASIANO.

Certainement, Sire, certainement.

[À part.

Il ne parle point de Calatbellotte.]

Aux demoiselles.

Qu'avez-vous à rire, vous autres ?

PREMIÈRE DEMOISELLE.

Ah ! vous autres !

SER VESPASIANO.

Oui, vous et les autres. Le roi m'interroge, et je réponds. Qu'y a-t-il là de si plaisant ?

DEUXIÈME DEMOISELLE.

Beau sire chevalier, comment se porte votre cheval, depuis que nous ne vous avons vu ?

TROISIÈME DEMOISELLE.

Nous avons eu grand'peur pour lui.

PREMIÈRE DEMOISELLE.

Et votre casque ?

DEUXIÈME DEMOISELLE.

Et votre lance ?

TROISIÈME DEMOISELLE.

Les avez-vous fait rajuster ?

SER VESPASIANO.

Je ne fais point de cas des railleries des femmes.

PREMIÈRE DEMOISELLE.

Nous vous interrogeons, répondez ; sinon, nous dirons que vous n'êtes pas plus habile à repartir un mot de courtoisie...

SER VESPASIANO.

Eh bien ?

DEUXIÈME DEMOISELLE.

Qu'à parer une lance courtoise.

SER VESPASIANO, à part.

Petites perruches mal apprises !

LA REINE.

Minuccio est si préoccupé qu'il n'entend pas ce qu'on dit près de lui.

MINUCCIO.

Il est vrai, madame, et j'en demande très humblement pardon à Votre Majesté. Je ne saurais penser depuis hier qu'à cette pauvre fille,... je veux dire à ce pauvre garçon,... non, je me trompe, c'est une romance que je tâche de me rappeler.

LA REINE.

Une romance ? Tu nous la diras tout à l'heure. Mes bonnes amies veulent des jeux-partis. Fais-leur quelques demandes pour les divertir. — Ser Vespasiano.

SER VESPASIANO.

Majesté.

LA REINE.

Savez-vous trouver de bonnes réponses ?

SER VESPASIANO, à part.

Encore la même plaisanterie !

Haut.

Il n'y a pas de ma faute, madame, en vérité, il n'y en a pas.

LA REINE.

De quoi parlez-vous ?

SER VESPASIANO.

De mon mariage. C'est bien malgré moi, je vous le jure, qu'il n'a pas été consommé.

LA REINE.

Une autre fois, une autre fois.

SER VESPASIANO.

Votre Majesté sera satisfaite.

À part.

Un autre jour, a dit le roi ; une autre fois, a ajouté la reine, et quand j'ai salué, tous deux m'ont tutoyé ; en sorte que je suis au comble de la faveur, [en même temps que je suis soulagé d'un grand poids. Dès que je pourrai m'esquiver, je vais voler chez cette belle.]

LE ROI, *lisant toujours.*

Voilà qui est bien. [Charles le Boiteux crie d'un côté, et Charles d'Anjou de l'autre.] — Ne parliez-vous pas de jeux-partis ?

LA REINE.

Oui, Sire, s'il vous plaît d'ordonner...

LE ROI.

Vous savez que je n'y entends rien ; mais il n'importe. Allons, Minuccio, fais jaser un peu ces jeunes filles.

Tout le monde s'assoit en cercle.

MINUCCIO.

Lequel vaut mieux, mesdemoiselles, ou posséder ou espérer ?

SER VESPASIANO.

Il vaut beaucoup mieux posséder.

MINUCCIO.

Pourquoi, magnifique seigneur ?

SER VESPASIANO.

Mais parce que... Cela saute aux yeux

PREMIÈRE DEMOISELLE.

Et si ce qu'on possède est une bourse vide, un nez très long, ou un coup d'épée ?

SER VESPASIANO.

Alors, l'espérance serait préférable.

DEUXIÈME DEMOISELLE.

Et si ce qu'on espère est la main d'une jeune fille, qui ne veut pas de vous et qui s'en moque ?

SER VESPASIANO.

Ah ! diantre ! dans ce cas-là, je ne sais pas trop...

PREMIÈRE DEMOISELLE.

Il faut posséder beaucoup de patience.

DEUXIÈME DEMOISELLE.

Et espérer peu de plaisir.

MINUCCIO, à la troisième demoiselle.

Et vous, ma mie, vous ne dites rien ?

TROISIÈME DEMOISELLE.

C'est que votre question n'en est pas une, puisqu'on nous dit que l'espérance est le seul vrai bien qu'on puisse posséder.

LA REINE.

Ser Vespasiano est vaincu. Une autre demande, Minuccio.

MINUCCIO.

Lequel vaut mieux, ou l'amant qui meurt de douleur de ne plus voir sa maîtresse, ou l'amant qui meurt de plaisir de la revoir ?

LES DEMOISELLES, ensemble.

Celui qui meurt ! celui qui meurt

SER VESPASIANO.

Mais puisqu'ils meurent tous les deux...

LES DEMOISELLES.

Celui qui meurt ! celui qui meurt !

SER VESPASIANO.

Mais on vous dit,... on vous demande...

PREMIÈRE DEMOISELLE.

Nous n'aimons que les amants qui meurent d'amour !

SER VESPASIANO.

Mais observez qu'il y a deux manières...

DEUXIÈME DEMOISELLE.

Il n'y a que ceux-là qui aiment véritablement.

SER VESPASIANO.

Cependant...

TROISIÈME DEMOISELLE.

Et nous n'en aurons jamais d'autres².

LE ROI.

Lequel vaut mieux, ou de jeunes filles sages, réservées et silencieuses, ou de petites écervelées qui crient et qui m'empêchent de finir ma lecture ?

Voyons, Minuccio, où est ta viole ?

MINUCCIO.

Permettez, Sire, que je ne m'en serve pas. La musique de ma romance nouvelle n'est pas encore composée ; j'en sais seulement les paroles.

LE ROI.

Eh bien ! soit. — Et vous, mesdemoiselles...

PREMIÈRE DEMOISELLE.

Sire, nous ne dirons plus un mot.

SER VESPASIANO, à part.

Quant à moi, j'ai assez de tensons et de chansons comme cela. Leurs Majestés m'ont ordonné de presser le jour de mes noces... Qui me résisterait à présent ? Je m'esquive donc et vole chez cette belle.

Scène VII

LES PRÉCÉDENTS, excepté SER VESPASIANO.

LA REINE, à Minuccio.

Les paroles sont-elles de toi ?

MINUCCIO.

Non, madame.

LA REINE.

Est-ce de Cipolla ?

MINUCCIO.

Encore moins.

LE ROI.

Commence toujours. [Après un combat, mieux encore qu'après un festin, j'aime à écouter une chanson, et plus la poésie en est douce, tranquille, plus elle repose agréablement l'oreille fatiguée ; car c'est un grand fracas qu'une bataille, et pour peu qu'un bon coup de masse sur la tête...

Les demoiselles poussent un cri.

Silence ! Récite d'abord ta chanson ; tu nous diras ensuite quel est l'auteur. On porte ainsi un meilleur jugement.

MINUCCIO.

Votre Majesté se rit des principes. Que deviendrait la justice littéraire si on lui mettait un bandeau comme à l'autre ?] L'auteur de ma romance est une jeune fille.

LA REINE.

En vérité !

MINUCCIO.

Une jeune fille charmante, belle et sage, aimable et modeste ; et ma romance est une plainte amoureuse.

LA REINE.

Tout aimable qu'elle est, elle n'est donc pas aimée ?

MINUCCIO.

Non, madame, [et elle aime jusqu'à en mourir. Le Ciel lui a donné tout ce qu'il faut pour plaire, et en même temps pour être heureuse ; son père, homme riche et savant, la chérit de toute son âme, ou plutôt l'idolâtre, et sacrifierait tout ce qu'il possède pour contenter le moindre des désirs de sa fille ; elle n'a qu'à dire un mot pour voir à ses pieds une foule d'adorateurs empressés, jeunes, beaux, brillants, gentilshommes même, bien qu'elle ne soit pas noble. Cependant], jusqu'à dix-huit ans, son cœur n'avait pas encore parlé. De tous ceux qu'attiraient ses charmes, un seul, fils d'un ancien ami, n'avait pas été repoussé. Dans l'espoir de faire fortune, et de voir agréer ses soins, il s'était exilé volontairement, et, durant de longues années, il avait étudié pour être avocat.

LE ROI.

Encore un avocat !

MINUCCIO.

Oui, Sire ; [et maintenant il est revenu plus heureux encore qu'il n'est fier d'avoir conquis son nouveau titre, comptant d'ailleurs sur la parole du père, et demandant pour toute récompense qu'il lui soit permis d'espérer ;] mais pendant qu'il était absent, l'indifférente et cruelle beauté a rencontré, pour son malheur, celui qui devait venger l'Amour. Un jour, étant à sa fenêtre avec quelques-unes de ses amies, elle vit passer un cavalier qui allait aux fêtes de la reine. Elle suivit ce cavalier ; elle le vit au tournoi où il fut vainqueur... Un regard décida de sa vie.

LE ROI.

Voilà un singulier roman.

MINUCCIO.

Depuis ce jour, elle est tombée dans une mélancolie profonde, car celui qu'elle aime ne peut lui appartenir. [Il est marié à une femme... la plus

belle, la meilleure, la plus séduisante qui soit peut-être dans ce royaume, et il trouve une maîtresse dans une épouse fidèle.] La pauvre dédaignée ne s'abuse pas, elle sait que sa folle passion doit rester cachée dans son cœur ; [elle s'étudie incessamment à ce que personne n'en pénètre le secret ; elle évite toute occasion de revoir l'objet de son amour ; elle se défend même de prononcer son nom ;] mais l'infortunée a perdu le sommeil, sa raison s'affaiblit, une langueur mortelle la fait pâlir de jour en jour ; [elle ne veut pas parler de ce qu'elle aime, et elle ne peut penser à autre chose ; elle refuse toute consolation, toute distraction ; elle repousse les remèdes que lui offre un père désolé, elle se meurt, elle se consume, elle se fond comme la neige au soleil.] Enfin, sur le bord de la tombe, la douleur l'oblige à rompre le silence. Son amant ne la connaît pas, il ne lui a jamais adressé la parole, peut-être même ne l'a-t-il jamais vue ; elle ne veut pas mourir sans qu'il sache pourquoi, et elle se décide à lui écrire ainsi :

Il lit :

Va dire, Amour, ce qui cause ma peine,
À monseigneur, que je m'en vais mourir,
Et, par pitié, venant me secourir,
Qu'il m'eût rendu la mort moins inhumaine.

À deux genoux je demande merci.
Par grâce, Amour, va-t'en vers sa demeure.
Dis-lui comment je prie et pleure ici,
Tant et si bien qu'il faudra que je meure
Tout enflammée, et ne sachant point l'heure
Où finira mon adoré souci.
[La mort m'attend, et s'il ne me relève
De ce tombeau prêt à me recevoir,
J'y vais dormir, emportant mon doux rêve ;
Hélas ! Amour, fais-lui mon mal savoir.

Depuis le jour où, le voyant vainqueur,
D'être amoureuse, Amour, tu m'as forcée,
Fût-ce un instant, je n'ai pas eu le cœur
De lui montrer ma craintive pensée,
Dont je me sens à tel point oppressée,
Mourant ainsi, que la mort me fait peur.]
Qui sait pourtant, sur mon pâle visage,
Si ma douleur lui déplairait à voir ?
De l'avouer je n'ai pas le courage.

Hélas ! Amour, fais-lui mon mal savoir.

Puis donc, Amour, que tu n'as pas voulu
À ma tristesse accorder cette joie,
Que dans mon cœur mon doux seigneur ait lu,
Ni vu les pleurs où mon chagrin se noie,
Dis-lui, du moins, et tâche qu'il le croie,
Que je vivrais si je ne l'avais vu.
Dis-lui qu'un jour une Sicilienne
Le vit combattre et faire son devoir.
Dans son pays, dis-lui qu'il s'en souviene,
Et que j'en meurs, faisant mon mal savoir.

LA REINE.

Tu dis que cette romance est d'une jeune fille ?

MINUCCIO.

Oui, madame.

LA REINE.

Si cela est vrai, tu lui diras qu'elle a une amie, et tu lui donneras cette bague.

Elle ôte une bague de son doigt.

LE ROI.

Mais pour qui cette chanson a-t-elle été faite ? Il semble, d'après les derniers mots, que ce doive être pour un étranger. Le connais-tu ? quel est son nom ?

MINUCCIO.

Je puis le dire à Votre Majesté, mais à elle seule.

LE ROI.

Bon ! quel mystère !

MINUCCIO.

Sire, j'ai engagé ma parole.

LE ROI.

Éloignez-vous donc, mesdemoiselles. Je suis curieux de savoir ce secret. Quant à la reine, tu sais que je suis seul quand il n'y a qu'elle près de moi.

Les demoiselles se retirent au fond du théâtre.

MINUCCIO.

Sire, je le sais, et je suis prêt...

LA REINE.

Non, Minuccio. Je te remercie d'avoir assez bonne opinion de moi pour me confier ton honneur ; mais puisque tu l'as engagé, je ne suis plus ta reine en ce moment, je ne suis qu'une femme, qui ne veut pas être cause qu'un galant homme puisse se faire un reproche.

Elle sort.

LE ROI.

Eh bien ! à qui s'adressent ces vers ?

MINUCCIO.

Votre Majesté a-t-elle oublié qui fut vainqueur au dernier tournoi ?

LE ROI.

Hé, par la croix-Dieu ! c'est moi-même.

MINUCCIO.

C'est à vous-même aussi que ces vers sont adressés.

LE ROI.

À moi, dis-tu ?

MINUCCIO.

Oui, Sire. Dans ce que j'ai raconté, je n'ai rien dit qui ne fût véritable. Cette jeune fille que je vous ai dépeinte belle, jeune, charmante, et mourant d'amour, elle existe, elle demeure là, à deux pas de votre palais ; qu'un de vos officiers m'accompagne, et qu'il vous rende compte de ce qu'il aura vu. Cette pauvre enfant attend la mort, c'est à sa prière que je vous parle ; sa beauté, sa souffrance, sa résignation, sont aussi vraies que son amour. — Carmosine est son nom.

LE ROI.

Cela est étrange.

MINUCCIO.

Et ce jeune homme à qui son père l'avait promise, qui est allé étudier à Padoue, et qui comptait l'épouser au retour, Votre Majesté l'a vu ce matin même ; c'est lui qui est venu demander du service à l'armée de Naples ; celui-là mourra aussi, j'en réponds, et plus tôt qu'elle, car il se fera tuer.

LE ROI.

Je m'en suis douté. Cela ne doit pas être ; cela ne sera pas. Je veux voir cette jeune fille.

MINUCCIO.

L'extrême faiblesse où elle est...

LE ROI.

J'irai. Cela semble te surprendre ?

MINUCCIO.

Sire, je crains que votre présence...³

LE ROI.

Ne disais-tu pas, tout à l'heure, que tu aurais parlé devant la reine ?

MINUCCIO.

Oui, Sire.

LE ROI.

Viens chez elle avec moi.

ADDITIONS ET VARIANTES

EXÉCUTÉES

POUR LA REPRÉSENTATION.

1.— *La première cause de ta fortune aura été, etc.*

2.—

TROISIÈME DEMOISELLE.

Et nous n'en aurons jamais d'autres.

TOUTES LES DEMOISELLES, ensemble.

Et nous n'en aurons jamais d'autres.

3.— *Je crains que votre présence.*

LE ROI.

J'irai, te dis-je. Je la verrai, je lui parlerai. Je ne veux pas que cette jeune fille meure ; je ne le veux pas.

MINUCCIO.

Il ne sera pas facile de l'en empêcher, car elle l'a résolu, et la besogne est à moitié faite. Sire, prenez garde de l'achever en cherchant à la sauver.

LE ROI.

Ne disais-tu pas tout à l'heure, etc.

ACTE TROISIÈME

Un jardin. — À gauche, une fontaine avec plusieurs sièges et un banc. — À droite, la maison de maître Bernard. — Dans le fond, une terrasse et une grille.

Scène première

CARMOSINE, assise sur le banc ;
près d'elle PERILLO ET MAÎTRE BERNARD, MINUCCIO,
assis sur le bord de la fontaine, sa guitare à la main.

CARMOSINE.

« Va dire, Amour, ce qui cause ma peine... » Que cette chanson me plaît,
mon cher Minuccio !

MINUCCIO.

Voulez-vous que je la recommence ? Nous sommes à vos ordres, moi et
mon bâton.

Il montre le manche de sa guitare.

CARMOSINE.

Ne te montre pas si complaisant, car je te la ferais répéter cent fois, et je
voudrais l'entendre encore et toujours, jusqu'à ce que mon attention et ma

force fussent épuisées, et que je pusse mourir en y rêvant ! — Comment la trouves-tu, Perillo ?

PERILLO.

Charmante quand c'est vous qui la dites.

MAÎTRE BERNARD.

Je trouve cela trop sombre. Je ne sais ce que c'est qu'une chanson lugubre. Il me semble qu'en général on ne chante pas à moins d'être gai, moi, du moins, quand cela m'arrive,... mais cela ne m'arrive plus.

CARMOSINE.

Pourquoi donc, et que reprochez-vous à cette romance de notre ami ? [Elle n'est pas bouffonne, il est vrai, comme un refrain de table ; mais qu'importe ? ne saurait-on plaire autrement ? Elle parle d'amour, mais ne savez-vous pas que c'est une fiction obligée, et qu'on ne saurait être poète sans faire semblant d'être amoureux ? Elle parle aussi de douleurs et de regrets, mais n'est-il pas aussi convenu que les amoureux en vers sont toujours les plus heureuses gens du monde, ou les plus désolés ?] « Va dire, Amour, ce qui cause ma peine... » Comment dit-elle donc ensuite ?

MAÎTRE BERNARD.

Rien de bon, je n'aime point cela.

CARMOSINE.

C'est une romance espagnole, et notre roi don Pèdre l'aime beaucoup n'est-ce pas, Minuccio ?

MINUCCIO.

Il me l'a dit, et la reine aussi l'a fort approuvée.

MAÎTRE BERNARD.

Grand bien leur fasse ! un air d'enterrement !

CARMOSINE.

Perillo est peut-être, quoiqu'il ne le dise pas, de l'avis de mon père, car je le vois triste.

PERILLO.

Non, je vous le jure.

CARMOSINE.

Ce serait bien mal ; ce serait me faire croire que tu ne m'as pas entièrement pardonné.

PERILLO.

Pensez-vous cela ?

CARMOSINE.

J'espère que non ; cependant je me sens bien coupable. J'ai été bien folle, bien ingrate ; et toi, pauvre ami, tu venais de si loin, tu avais été absent si longtemps ! Mais que veux-tu ! je souffrais hier.

MAÎTRE BERNARD.

Et maintenant...

CARMOSINE.

Ne craignez plus rien ; cette fois mes maux vont finir.

MAÎTRE BERNARD.

Hier tu en disais autant.

CARMOSINE.

Oh ! j'en suis bien sûre aujourd'hui. [Hier, j'ai éprouvé un moment de bien-être, puis une souffrance... Ne parlons plus d'hier, à moins que ce ne soit, Perillo, pour que tu me répètes que tu ne t'en souviens plus.

PERILLO.

Puis-je songer un seul instant à moi quand je vous vois revenir à la vie ? Je n'ai rien souffert si vous souriez.

CARMOSINE.

Oublie donc tes chagrins, comme moi ma tristesse.] Minuccio, je voulais te demander...

MINUCCIO.

Que cherchez-vous ?

CARMOSINE.

Où est donc ta romance ? Il me semble que j'en ai oublié un mot.

Minuccio lui donne sa romance écrite ; elle la relit tout bas.

Scène II

LES PRÉCÉDENTS, SER VESPASIANO, DAME PÂQUE, sortant de la maison.

SER VESPASIANO, à dame Pâque.

Que vous avais-je dit ? Cela ne pouvait manquer. Voyez quel délicieux tableau de famille !

DAME PÂQUE.

Vous êtes un homme incomparable pour accommoder toute chose.

SER VESPASIANO.

Ce n'était rien ; un mot, belle dame, un mot a suffi. Je n'ai fait que répéter exactement à votre aimable fille ce que Leurs Majestés m'avaient dit à moi-même.

DAME PÂQUE.

Et elle a consenti ?

SER VESPASIANO.

Pas précisément. Vous savez que la pudeur d'une jeune fille...

CARMOSINE, se levant.

Ser Vespasiano !

SER VESPASIANO.

Ma princesse.

CARMOSINE.

Vous faites la cour à ma mère, sans quoi j'allais vous demander votre bras.

SER VESPASIANO.

Mon bras et mon épée sont à votre service.

CARMOSINE.

Non, je ne veux pas être importune. Viens, Perillo, jusqu'à la terrasse.

Elle s'éloigne avec Perillo.

SER VESPASIANO, à dame Pâque.

Vous le voyez, elle me lance des œillades bien flatteuses. Mais qu'est-ce donc que ce petit Perillo ? — Je vous avoue qu'il me chagrine de le voir ; il se donne des airs d'amoureux, et si ce n'était le respect que je vous dois, je ne sais à quoi il tiendrait...

DAME PÂQUE.

Y pensez-vous ? Se hasarderait-on ?... Vous êtes trop bouillant, chevalier.

SER VESPASIANO.

Il est vrai. Vous me disiez donc que pour ce qui regarde la dot...

Ils s'éloignent en se promenant.

Scène III

MINUCCIO, MAÎTRE BERNARD.

MAÎTRE BERNARD.

Tu crois à tout cela, Minuccio ?

MINUCCIO.

Oui ; je l'écoute, je l'observe, et je crois que tout va pour le mieux.

MAÎTRE BERNARD.

Tu crois à cette espèce de gaieté ? Mais toi-même, es-tu bien sincère ? Pourquoi ne veux-tu pas me dire ce qu'elle t'a confié hier, seul à seul ?

MINUCCIO.

Je vous ai déjà répondu que je n'avais rien à vous répondre. Elle m'avait chargé, comme vous le voyez, de lui ramener Perillo. À peine avait-il essayé son casque, l'oiseau chaperonné est revenu au nid.

MAÎTRE BERNARD.

Tout cela est étrange, tout cela est obscur. Et ce refrain que tu vas lui chanter, afin d'entretenir sa tristesse !

MINUCCIO.

Vous voyez bien qu'il ne sert qu'à la chasser. Pensez-vous que je cherche à nuire ?

MAÎTRE BERNARD.

Non, certes, mais je ne puis me défendre...

[MINUCCIO.

Tenez-vous en repos jusqu'à l'heure des vêpres.

MAÎTRE BERNARD.

Pourquoi cela ? pourquoi jusqu'à cette heure ? C'est la troisième fois que tu me le répètes, sans jamais vouloir t'expliquer.

MINUCCIO.

Je ne puis vous en dire plus long, car je n'en sais pas moi-même davantage. La plus belle fille ne donne que ce qu'elle a, et l'ami le plus

dévoué se tait sur ce qu'il ignore.

MAÎTRE BERNARD.

La peste soit de tes mystères ! Que se prépare-t-il donc pour cette heure-là ? Quel événement doit nous arriver ? Est-ce donc le roi en personne qui va venir nous rendre visite ?

MINUCCIO, à part.

Il ne croit pas être si près de la vérité.

Haut.

Mon vieil ami, ayez bon espoir. Si tout ne s'arrange pas à souhait, je casse le manche de ma guitare.

MAÎTRE BERNARD.

Beau profit ! Enfin, nous verrons, puisqu'à toute force il faut prendre patience ; mais je ne te pardonne point ces façons d'agir.

MINUCCIO.

Cela viendra plus tard, j'espère. Encore une fois, doutez-vous de moi ?

MAÎTRE BERNARD.

Hé non, enragé que tu es, avec ta discrétion maussade ?] Écoute, il faut que je te dise tout, bien que tu ne veuilles me rien dire. Une chose ici me fait plus que douter, me fait frémir, entends-tu bien ? Cette nuit, poussé par l'inquiétude, je m'étais approché doucement de la chambre de Carmosine, pour écouter si elle dormait. À travers la fente de la porte, entre le gond et la muraille, je l'ai vue assise dans son lit, avec un flambeau tout près d'elle ; elle écrivait, et, de temps en temps, elle semblait réfléchir très profondément, puis elle reprenait sa plume avec une vivacité effrayante, comme si elle eût obéi à quelque impression soudaine. Mon trouble en la voyant, ou ma curiosité, sont devenus trop forts. Je suis entré : tout aussitôt

sa lumière s'est éteinte, et j'ai entendu le bruit d'un papier qui se froissait en glissant sous son chevet.

MINUCCIO.

C'est quelque adieu à ce pauvre Antoine, qui s'est fait soldat, à ce qu'il croit.

MAÎTRE BERNARD.

Ma fille l'ignorait.

MINUCCIO.

Oh ! que non. Est-ce qu'un amant s'en va en silence ? Il ne se noierait même pas sans le dire.

MAÎTRE BERNARD.

Je n'en sais rien, mais je croirais presque... Voilà cet imbécile qui revient avec ma femme. — Rentrons ; je veux que tu saches tout.

MINUCCIO.

C'est encore votre fille qui a rappelé celui-là. Vous voyez bien qu'elle ne pense qu'à rire.

Ils rentrent dans la maison.

Scène IV

SER VESPASIANO ET DAME PÂQUE viennent du fond du jardin.

SER VESPASIANO.

Pour la dot, je suis satisfait, et je vous quitte pour voler chez le tabellion, afin de hâter le contrat.

DAME PÂQUE.

Et moi, chevalier, je suis ravie que vous soyez de si bonne composition.

SER VESPASIANO.

Comment donc ! la dot est honnête, la fille aussi ; mon but principal est de m'attacher à votre famille.

DAME PÂQUE.

Mon mari fera quelques difficultés ; entre nous, c'est une pauvre tête, un homme qui calcule, un homme besoigneux.

SER VESPASIANO.

Bah ! cela me regarde. Nous ferons des noces, si vous m'en croyez, magnifiques. Le roi y viendra.

DAME PÂQUE.

Est-ce possible !

SER VESPASIANO.

Il y dansera, mort-Dieu ! il y dansera, et avec vous-même, dame Pâque. Vous serez la reine du bal.

DAME PÂQUE.

Ah ! ces plaisirs-là ne m'appartiennent plus.

SER VESPASIANO.

Vous les verrez renaître sous vos pas. Je vole chez le tabellion.

Scène V

CARMOSINE ET PERILLO viennent du fond.

CARMOSINE.

Il faut me le promettre, Antoine. Songez à ce que deviendrait mon père si Dieu me retirait de ce monde.

PERILLO.

Pourquoi ces cruelles pensées ? vous ne parliez pas ainsi tout à l'heure.

CARMOSINE.

Songez que je suis ce qu'il aime le mieux, presque sa seule joie sur la terre. S'il venait à me perdre, je ne sais vraiment pas comment il supporterait ce malheur. [Votre père fut son dernier ami, et quand vous êtes resté orphelin, vous vous souvenez, Perillo, que cette maison est devenue la vôtre. En nous voyant grandir ensemble, on disait dans le voisinage que maître Bernard avait deux enfants. S'il devait aujourd'hui n'en avoir plus qu'un seul...

PERILLO.

Mais vous nous disiez d'espérer.

CARMOSINE.

Oui, mon ami, mais il faut me promettre de prendre soin de lui, de ne pas l'abandonner... Je sais que vous avez fait une demande, et que vous pensez

à quitter Palerme... Mais, écoutez-moi, vous pouvez encore... Il m'a semblé entendre du bruit.

PERILLO.

Ce n'est rien ; je ne vois personne.

CARMOSINE.

Vous pouvez encore revenir sur votre détermination,... j'en suis convaincue, je le sais. Je ne vous parle pas de cette démarche, ni du motif qui l'a dictée ; mais] s'il est vrai que vous m'avez aimée, vous prendrez ma place après moi.

PERILLO.

Rien après vous !

CARMOSINE.

Vous la prendrez, si vous êtes honnête homme... Je vous lègue mon père.

PERILLO.

Carmosine !... Vous me parlez, en vérité, comme si vous aviez un pied dans la tombe. Cette romance que, tout à l'heure, vous vous plaisiez à répéter, je ne m'y suis pas trompé, j'en suis sûr, c'est votre histoire, c'est pour vous qu'elle est faite, c'est votre secret : vous voulez mourir.

CARMOSINE.

Prends garde ! Ne parle pas si haut.

PERILLO.

[Et qu'importe que l'on m'entende si ce que je dis est la vérité ! Si vous avez dans l'âme cette affreuse idée de quitter volontairement la vie, et de nous cacher vos souffrances, jusqu'à ce qu'on vous voie tout à coup expirer

au milieu de nous... Que dis-je, grand Dieu ! quel soupçon horrible ! S'il se pouvait que, lassée de souffrir, fidèle seulement à votre affreux silence, vous eussiez conçu la pensée...] Vous me recommandiez votre père... Vous ne voudriez pas tuer sa fille !

CARMOSINE.

Ce n'est pas la peine, mon ami ; la mort n'a que faire d'une main si faible.

PERILLO.

Mais vous souhaitez donc qu'elle vienne ? Pourquoi trompez-vous votre père ? Pourquoi affectez-vous devant lui ce repos, cet espoir que vous n'avez pas, cette sorte de joie qui est si loin de vous ?

CARMOSINE.

Non, pas si loin que tu peux le croire. Lorsque Dieu nous appelle à lui, il nous envoie, n'en doute point, des messagers secrets qui nous avertissent. [Je n'ai pas fait beaucoup de bien, mais je n'ai pas non plus fait grand mal. L'idée de paraître devant le Juge suprême ne m'a jamais inspiré de crainte ; il le sait, je le lui ai dit ; il me pardonne et m'encourage.] J'espère, j'espère être heureuse. J'en ai déjà de charmants présages.

PERILLO.

Vous l'aimez beaucoup, Carmosine.

CARMOSINE.

De qui parles-tu ?

PERILLO.

Je n'en sais rien ; mais la mort seule n'a point tant d'attraits.

CARMOSINE.

Écoute. Ne fais pas de vaines conjectures, et ne cherche pas à pénétrer un secret qui ne saurait être bon à personne ; tu l'apprendras quand je ne serai plus. [Tu me demandes pourquoi je trompe mon père ? C'est précisément par cette raison que je ne ferais, en m'ouvrant à lui, qu'une chose cruelle et inutile. Je ne t'aurais point non plus parlé comme je l'ai fait, si, en le faisant, je n'eusse rempli un devoir. Je te demande de ne point trahir la confiance que j'ai en toi.

PERILLO.

Soyez sans crainte ; mais, de votre côté, promettez-moi du moins...

CARMOSINE.

Il suffit. Songe, mon ami, qu'il y a des maux sans remède.] Tu vas maintenant aller dans ma chambre ; voici une clef, tu ouvriras un coffre qui est derrière le chevet de mon lit, tu y trouveras une robe de fête ;... je ne la porterai plus, celle-là, je l'ai portée aux fêtes de la reine, lorsque pour la première fois... Il y a dessous un papier écrit, que tu prendras et que tu garderas ; je te le confie,... à toi seul, n'est-ce pas ?

PERILLO.

Votre testament, Carmosine ?

CARMOSINE.

Oh ! cela ne mérite pas d'être appelé ainsi. De quoi puis-je disposer au monde ? C'est bien peu de chose que ces adieux qu'on laisse malgré soi à la vie, et qu'on nomme dernières volontés ! Tu y trouveras ta part, Perillo.

PERILLO.

Ma part ! Dieu juste, quelle horreur !... Et vous pensez qu'il est possible...

CARMOSINE.

Épargne-moi, épargne-moi. Nous en reparlerons tout à l'heure, [dans ma chambre, car je vais rentrer ;] il se fait tard, [voici l'heure des vêpres⁴.]

Scène VI

CARMOSINE, seule.

Ta part ! pauvre et excellent cœur ! — Elle eût été plus douce, et tu la méritais, si l'impitoyable hasard ne m'eût fait rencontrer... Dieu puissant ! quel blasphème sort donc de mes lèvres ! Ô ma douleur, ma chère douleur, j'oserais me plaindre de toi ? Toi mon seul bien, toi ma vie et ma mort, toi qu'il connaît maintenant ? Ô bon Minuccio, digne, loyal ami ! il t'a écouté, tu lui as tout dit, il a souri, il a été touché, il m'a envoyé une bague...

Elle la baise.

Tu reposeras avec moi ! Ah ! quelle joie, quel bonheur ce matin quand j'ai entendu ces mots : Il sait tout ! Qu'important maintenant et mes larmes, et ma souffrance, et toutes les tortures de la mort ! Il sait que je pleure, il sait que je souffre ! [Oui, Perillo avait raison ; — cette joie devant mon père a été cruelle, mais pouvais-je la contenir ? Rien qu'en regardant Minuccio, le cœur me battait avec tant de force ! Il l'avait vu, lui, il lui avait parlé !] Ô mon amour ! ô charme inconcevable ! délicieuse souffrance, tu es satisfaite ! je meurs tranquille, et mes vœux sont comblés. — L'a-t-il compris en m'envoyant cette bague ? A-t-il senti qu'en disant que j'aimais, je disais que j'allais mourir ? Oui, il m'a comprise, il m'a devinée. Il m'a mis au doigt cet anneau qui restera seul dans ma tombe quand je ne serai plus qu'un peu de poussière... Grâces te soient rendues, ô mon Dieu ! je vais mourir, et je puis mourir !

On entend sonner à la grille du jardin.

On sonne à la grille, je crois ? — Holà ! Michel ! personne ici ?
Comment m'a-t-on laissée toute seule ?

Elle s'approche de la maison.

[Ah ! ils sont tous là, dans la salle basse, ils lisent quelque chose attentivement, et paraissent se consulter. Minuccio semble les retenir... Perillo m'aurait-il trahie ?

On sonne une seconde fois.

Ce sont deux dames voilées qui sonnent. Michel, où es-tu ? Ouvre donc.]

Scène VII

CARMOSINE, LA REINE, MICHEL, ouvrant la grille.
Une femme, qui accompagne la reine, reste au fond du théâtre.

LA REINE.

N'est-ce pas ici que demeure maître Bernard, le médecin ?

MICHEL.

Oui, madame.

LA REINE.

Puis-je lui parler ?

MICHEL.

Je vais l'avertir.

LA REINE.

Attends un instant. Qui est cette jeune fille ?

MICHEL.

C'est mademoiselle Carmosine.

LA REINE.

La fille de ton maître ?

MICHEL.

Oui, madame.

LA REINE.

Cela suffit, c'est à elle que j'ai affaire.

Scène VIII

CARMOSINE, LA REINE.

LA REINE.

Pardon, mademoiselle...

À part.

Elle est bien jolie.

Haut.

Vous êtes la fille de maître Bernard ?

CARMOSINE.

Oui, madame.

LA REINE.

Puis-je, sans être indiscrete, vous demander un moment d'entretien ?

Carmosine lui fait signe de s'asseoir.

Vous ne me connaissez pas ?

CARMOSINE.

Je ne saurais dire...

LA REINE, s'asseyant.

Je suis parente... un peu éloignée... d'un jeune homme qui demeure ici, je crois, et qui se nomme Perillo.

CARMOSINE.

Il est à la maison, si vous voulez le voir...

LA REINE.

Tout à l'heure, si vous le permettez. — Je suis étrangère, mademoiselle, et j'occupe à la cour d'Espagne une position assez élevée. Je porte à ce jeune homme beaucoup d'intérêt, et il serait possible qu'un jour le crédit dont je puis disposer devînt utile à sa fortune.

CARMOSINE.

Il le mérite à tous égards.

Maître Bernard et Minuccio paraissent sur le seuil de la maison.

MAÎTRE BERNARD, *bas à Minuccio.*

Qui donc est là avec ma fille ?

MINUCCIO.

Ne dites mot, venez avec moi.

Il l'emmène.

LA REINE.

C'est précisément sur ce point que je désire être éclairée, [et je vous demande encore une fois pardon de ce que ma démarche peut avoir d'étrange.

CARMOSINE.

Elle est toute simple, madame, mais mon père serait plus en état de vous répondre que moi ; je vais, s'il vous plaît...

LA REINE.

Non, je vous en prie, à moins que je ne vous importune. Vous êtes souffrante, m'a-t-on dit.

CARMOSINE.

Un peu, madame.

LA REINE.

On ne le croirait pas.

CARMOSINE.

Le mal dont je souffre ne se voit pas toujours, bien qu'il ne me quitte jamais.

LA REINE.

Il ne saurait être bien sérieux, à votre âge.

CARMOSINE.

En tout temps, Dieu fait ce qu'il veut.

LA REINE.

Je suis sûre qu'il ne veut pas vous faire grand mal. — Mais la crainte que j'ai de vous fatiguer me force à préciser mes questions, car je ne veux point vous le cacher, c'est de vous, et de vous seulement, que je désirerais une réponse, et je suis persuadée, si vous me la faites, qu'elle sera sincère.] Vous avez été élevée avec ce jeune homme ; vous le connaissez depuis son enfance. — Est-ce un honnête homme ? est-ce un homme de cœur ?

CARMOSINE.

Je le crois ainsi ; mais, madame, je ne suis pas un assez bon juge...

LA REINE.

Je m'en rapporte entièrement à vous.

[CARMOSINE.

D'où me vient l'honneur que vous me faites ? Je ne comprends pas bien que, sans me connaître...

LA REINE.

Je vous connais plus que vous ne pensez, et la preuve que j'ai toute confiance en vous, c'est la question que je vais vous faire, en vous priant de l'excuser, mais d'y répondre avec franchise. Vous êtes belle, jeune et riche, dit-on.] Si ce jeune homme [dont nous parlons] demandait votre main, l'épouseriez-vous ?

CARMOSINE.

Mais, madame...

LA REINE.

En supposant, bien entendu, que votre cœur fût libre, et qu'aucun engagement ne vînt s'opposer à cette alliance.

CARMOSINE.

Mais, madame, dans quel but me demandez-vous cela ?

LA REINE.

C'est que j'ai pour amie une jeune fille, belle comme vous, qui a votre âge, qui est, comme vous, un peu souffrante ; c'est de la mélancolie ou peut-être quelque chagrin secret qu'elle dissimule, je ne sais trop, mais j'ai le projet, si cela se peut, de la marier, et de la mener à la cour, afin d'essayer de la distraire ; car elle vit dans la solitude, et vous savez de quel danger cela est pour une jeune tête qui s'exalte, se nourrit de désirs, d'illusions ; [qui prend pour l'espérance tout ce qu'elle entrevoit, pour l'avenir tout ce qu'elle ne peut voir ; qui s'attache à un rêve dont elle se fait un monde, innocemment, sans y réfléchir, par un penchant naturel du cœur,] et qui, hélas ! en cherchant l'impossible, passe bien souvent à côté du bonheur.

[CARMOSINE.

Cela est cruel.

LA REINE.

Plus qu'on ne peut dire.] Combien j'en ai vu, des plus belles, des plus nobles et des plus sages, perdre leur jeunesse, et quelquefois la vie, pour avoir gardé de pareils secrets !

CARMOSINE.

On peut donc en mourir, madame ?

LA REINE.

Oui, on le peut, et ceux qui le nient ou qui s'en raillent, n'ont jamais su ce que c'est que l'amour, [ni en rêve ni autrement. Un homme, sans doute, doit s'en défendre. La réflexion, le courage, la force, l'habitude de l'activité, le métier des armes surtout, doivent le sauver ; mais une femme ! — Privée de ce qu'elle aime, où est son soutien ? Si elle a du courage, où est sa force ? Si elle a un métier, fût-ce le plus dur, celui qui exige le plus d'application, qui peut dire où est sa pensée pendant que ses yeux suivent l'aiguille, ou que son pied fait tourner le rouet ?]

CARMOSINE.

Que vous me charmez de parler ainsi !

LA REINE.

C'est que je dis ce que je pense. C'est pour n'être pas obligé de les plaindre qu'on ne veut pas croire à nos chagrins. Ils sont réels, et d'autant plus profonds, que ce monde qui en rit nous force à les cacher ; notre résignation est une pudeur ; nous ne voulons pas qu'on touche à ce voile, nous aimons mieux nous y ensevelir ; de jour en jour on se fait à sa souffrance, on s'y livre, on s'y abandonne, on s'y dévoue, on l'aime, on aime la mort... Voilà pourquoi je voudrais tâcher d'en préserver ma jeune amie.

CARMOSINE.

Et vous songez à la marier ; est-ce que c'est Perillo qu'elle aime ?

LA REINE.

Non, mon enfant, ce n'est pas lui ; mais s'il est tel qu'on me l'a dit, bon, brave, honnête (savant, peu importe), sa femme ne serait-elle pas heureuse ?

CARMOSINE.

Heureuse, si elle en aime un autre !

LA REINE.

Vous ne répondez pas à ma question première. [Je vous avais demandé de me dire si, à votre avis personnel, Perillo vous semble, en effet, digne d'être chargé du bonheur d'une femme. Répondez, je vous en conjure.]

CARMOSINE.

Mais, si elle en aime un autre, madame, il lui faudra donc l'oublier ?

LA REINE, à part.

Je n'en obtiendrai pas davantage.

Haut.

Pourquoi l'oublier ? Qui le lui demande ?

CARMOSINE.

Dès qu'elle se marie, il me semble...

LA REINE.

Eh bien ! achevez votre pensée.

CARMOSINE.

Ne commet-elle pas un crime, si elle ne peut donner tout son cœur, toute son âme ?...]

LA REINE.

Je ne vous ai pas tout dit. Mais je craindrais...

CARMOSINE.

Parlez, de grâce, je vous écoute ; je m'intéresse aussi à votre amie.

LA REINE.

Eh bien ! supposez que celui qu'elle aime, ou croit aimer, ne puisse être à elle ; supposez qu'il soit marié lui-même.

CARMOSINE.

Que dites-vous ?

LA REINE.

Supposez plus encore. Imaginez que c'est un très-grand seigneur, un prince ; que le rang qu'il occupe, que le nom seul qu'il porte, mettent à jamais entre elle et lui une barrière infranchissable... Imaginez que c'est le roi.

CARMOSINE.

Ah ! madame ! qui êtes-vous ?

LA REINE.

Imaginez que la sœur de ce prince, ou sa femme, si vous voulez, soit instruite de cet amour, qui est le secret de ma jeune amie, et que, loin de ressentir pour elle ni aversion ni jalousie, elle ait entrepris de la consoler, de la persuader, de lui servir d'appui, de l'arracher à sa retraite, pour lui donner une place auprès d'elle dans le palais même de son époux ; imaginez qu'elle trouve tout simple que cet époux victorieux, le plus vaillant chevalier de son royaume, ait inspiré un sentiment que tout le monde comprendra sans peine ; figurez-vous qu'elle n'a aucune défiance, aucune crainte de sa jeune rivale, non qu'elle fasse injure à sa beauté, mais parce qu'elle croit à son honneur ; supposez qu'elle veuille enfin que cette enfant, qui a osé aimer un si grand prince, ose l'avouer, afin que cet amour, tristement caché dans la

solitude, s'épure en se montrant au grand jour, et s'ennoblisse par sa cause même.

CARMOSINE, fléchissant le genou.

Ah ! madame, vous êtes la reine !

LA REINE.

Vous voyez donc bien, mon enfant, que je ne vous dis pas d'oublier don Père.

CARMOSINE.

Je l'oublierai, n'en doutez pas, madame, si la mort peut faire oublier. Votre bonté est si grande, qu'elle ressemble à Dieu ! Elle me pénètre d'admiration, de respect et de reconnaissance ; mais elle m'accable, elle me confond. Elle me fait trop vivement sentir combien je suis peu digne d'en être l'objet... Pardonnez-moi, je ne puis exprimer... Permettez que je me retire, que je me cache à tous les yeux.

LA REINE.

Remettez-vous, ma belle, calmez-vous. Ai-je rien dit qui vous effraie ?

CARMOSINE.

Ce n'est pas de la frayeur que je ressens. Ô mon Dieu ! vous ici ! la reine ! Comment avez-vous pu savoir ?... Minuccio m'a trahie sans doute... Comment pouvez-vous jeter les yeux sur moi ?... Vous me tendez la main, madame ! Ne me croyez-vous pas insensée ?... Moi, la fille de maître Bernard, avoir osé élever mes regards !... Ne croyez-vous pas que ma démence est un crime, et que vous devez m'en punir ?... Ah ! sans nul doute, vous le voyez ; mais vous avez pitié d'une infortunée dont la raison est égarée, et vous ne voulez pas que cette pauvre folle soit plongée au fond d'un cachot, ou livrée à la risée publique !

LA REINE.

À quoi songez-vous, juste ciel !

CARMOSINE.

Ah ! je mériterais d'être ainsi traitée, si je m'étais abusée un moment, si mon amour avait été autre chose qu'une souffrance ! Dieu m'est témoin, Dieu qui voit tout, qu'à l'instant même où j'ai aimé, je me suis souvenue qu'il était le roi. Dieu sait aussi que j'ai tout essayé pour me sauver de ma faiblesse, et pour chasser de ma mémoire ce qui m'est plus cher que ma vie. Hélas ! madame, vous le savez sans doute, que personne ici-bas ne répond de son cœur, et qu'on ne choisit pas ce qu'on aime. [Mais croyez-moi, je vous en supplie ; puisque vous connaissez mon secret, connaissez-le du moins tout entier. Croyez, madame, et soyez convaincue, je vous le demande les mains jointes, croyez qu'il n'est entré dans mon âme ni espoir, ni orgueil, ni la moindre illusion.] C'est malgré mes efforts, malgré ma raison, malgré mon orgueil même, que j'ai été impitoyablement, misérablement accablée par une puissance invincible, qui a fait de moi son jouet et sa victime. Personne n'a compté mes nuits, personne n'a vu toutes mes larmes, pas même mon père. Ah ! je ne croyais pas que j'en viendrais jamais à en parler moi-même. J'ai souhaité, il est vrai, quand j'ai senti la mort, de ne point partir sans un adieu ; je n'ai pas eu la force d'emporter dans la tombe ce secret qui me dévorait. Ce secret ! c'était ma vie elle-même, et je la lui ai envoyée. Voilà mon histoire, madame, je voulais qu'il la sût, et mourir.

LA REINE.

Eh bien ! mon enfant, il la sait, car c'est lui qui me l'a racontée ; Minuccio ne vous a point trahie.

CARMOSINE.

Quoi ! madame, c'est le roi lui-même...

LA REINE.

Qui m'a tout dit. [Votre reconnaissance allait beaucoup trop loin pour moi.] C'est le roi qui veut que vous repreniez courage, que vous guérissiez, que vous soyez heureuse. Je ne vous demandais, moi, qu'un peu d'amitié.

CARMOSINE, d'une voix faible.

C'est lui qui veut que je reprenne courage ?

LA REINE.

Oui ; je vous répète ses propres paroles.

CARMOSINE.

Ses propres paroles ? Et que je guérisse ?

LA REINE.

Il le désire.

CARMOSINE.

Il le désire ? Et que je sois heureuse, n'est-ce pas ?

LA REINE.

Oui, si nous y pouvons quelque chose.

CARMOSINE.

Et que j'épouse Perillo ? Vous me le proposiez tout à l'heure ; ... car je comprends tout à présent, ... votre jeune amie, c'était moi.

LA REINE.

Oui, c'était vous, c'est à ce titre que je vous ai envoyé cette bague. Minuccio ne vous l'a-t-il pas dit ?

CARMOSINE.

C'était vous ?... Je vous remercie,... et je suis prête à obéir.

Elle tombe sur le banc.

LA REINE.

Qu'avez-vous, mon enfant ? Grand Dieu ! quelle pâleur ! Vous ne me répondez pas ? je vais appeler.

CARMOSINE.

Non, je vous en prie ! ce n'est rien ; pardonnez-moi.

[LA REINE.

Je vous ai affligée ? Vous me feriez croire que j'ai eu tort de venir ici, et de vous parler comme je l'ai fait.

CARMOSINE, se levant.

Tort de venir ! ai-je dit cela, lorsque j'en suis encore à comprendre que la bonté humaine puisse inspirer une générosité pareille à la vôtre ! Tort de venir, vous, ma souveraine, quand je devrais vous parler à genoux ! lorsqu'en vous voyant devant moi, je me demande si ce n'est point un rêve ! Ah ! madame, je serais plus qu'ingrate en manquant de reconnaissance. Que puis-je faire pour vous remercier dignement ? je n'ai que la ressource d'obéir. Il veut que je l'oublie, n'est-ce pas ?... Dites-lui que je l'oublierai.

LA REINE.

Vous m'avez donc bien mal comprise, ou je me suis bien mal exprimée. Je suis votre reine, il est vrai, mais si je ne voulais qu'être obéie, enfant que vous êtes, je ne serais pas venue. Voulez-vous m'écouter une dernière fois ?

CARMOSINE.

Oui, madame ;] je vois maintenant que ce secret qui était ma souffrance, et qui était aussi mon seul bien, tout le monde le connaît. Le roi me méprise, [et je pensais bien qu'il en devait être ainsi, mais je n'en étais pas certaine.] Ma triste histoire, il l'a racontée ; ma romance, on la chante à table, devant ses chevaliers et ses barons. Cette bague, elle ne vient pas de lui ; Minuccio me l'avait laissé croire. À présent, il ne me reste rien ; ma douleur même ne m'appartient plus. Parlez, madame, tout ce que je puis dire, c'est que vous me voyez résignée à obéir, ou à mourir.

LA REINE.

Et c'est précisément ce que nous ne voulons pas, et je vais vous dire ce que nous voulons. Écoutez donc : oui, c'est le roi qui veut d'abord que vous guérissiez, et que vous reveniez à la vie ; c'est lui qui trouve que ce serait grand dommage qu'une si belle créature vînt à mourir d'un si vaillant amour ; — ce sont là ses propres paroles. — Appelez-vous cela du mépris ? — Et c'est moi qui veux vous emmener, que vous restiez près de moi, que vous ayez une place parmi mes filles d'honneur, qui, elles aussi, sont mes bonnes amies ; c'est moi qui veux que, loin d'oublier don Pèdre, vous puissiez le voir tous les jours ; qu'au lieu de combattre un penchant dont vous n'avez pas à vous défendre, vous cédiez à cette franche impulsion de votre âme vers ce qui est beau, noble et généreux, car on devient meilleur avec un tel amour ; c'est moi, Carmosine, qui veux vous apprendre que l'on peut aimer sans souffrir, lorsque l'on aime sans rougir, qu'il n'y a que la honte ou le remords qui doivent donner de la tristesse, car elle est faite pour le coupable, et, à coup sûr, votre pensée ne l'est pas.

CARMOSINE.

Bonté du ciel !

LA REINE.

C'est encore moi qui veux qu'un époux digne de vous, qu'un homme loyal, honnête et brave, vous donne la main pour entrer chez moi ; qu'il sache comme moi, comme tout le monde, le secret de votre souffrance passée ; qu'il vous croie fidèle sur ma parole, que je vous croie heureuse sur

la sienne, et que votre cœur puisse guérir ainsi, par l'amitié de votre reine, et par l'estime de votre époux... Prêtez l'oreille, n'est-ce pas le bruit du clairon ?

CARMOSINE.

C'est le roi qui sort du palais.

LA REINE.

Vous savez cela, jeune fille ?

CARMOSINE.

Oui, madame ; nous demeurons si près ! nous sommes habitués à entendre ce bruit.

LA REINE.

C'est le roi qui vient, en effet, et il vient ici.

CARMOSINE.

Est-ce possible ?

LA REINE.

Il vient nous chercher toutes deux. Entendez-vous aussi ces cloches ?

CARMOSINE.

Oui, et j'aperçois derrière la grille une foule immense qui se rend à l'église. Aujourd'hui,... je me rappelle,... n'est-ce pas un jour de fête ? Comme ils accourent de tous côtés ! Ah ! mon rêve ! je vois mon rêve !

LA REINE.

C'est l'heure de la bénédiction.

CARMOSINE.

Oui, en ce moment le prêtre est à l'autel, et tous s'inclinent devant lui. Il se retourne vers la foule, il tient entre ses mains l'image du Sauveur, il l'élève... Pardonnez-moi !

Elle s'agenouille.

LA REINE.

Prions ensemble, mon enfant ; demandons à Dieu quelle réponse vous allez faire à votre roi.

On entend de nouveau le son des clairons. Des écuyers et des hommes d'armes s'arrêtent à la grille, le roi paraît bientôt après.

Scène IX

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI, PERILLO, près de lui,
MAÎTRE BERNARD, DAME PÂQUE, SER VESPASIANO, MINUCCIO.

[LE ROI.

Vous avez là un grand jardin, cela est commode et agréable.

MAÎTRE BERNARD.

Oui, Sire, cela est commode, et, en effet...]

LE ROI.

Où est votre fille ?

MAÎTRE BERNARD.

La voilà, Sire, devant Votre Majesté...

[**LE ROI.**

Est-elle mariée ?

MAÎTRE BERNARD.

Non, Sire, pas encore,... c'est-à-dire,... si Votre Majesté...]

LE ROI, à Carmosine.

C'est donc vous, gentille demoiselle, qui êtes souffrante et en danger, dit-on ? [Vous n'avez pas le visage à cela.

MAÎTRE BERNARD.

Elle a été, Sire, et elle est encore gravement malade. Il est vrai que, depuis ce matin à peu près, l'amélioration est notable.

LE ROI.

Je m'en réjouis. En bonne foi, il serait fâcheux que le monde fût sitôt privé d'une si belle enfant.]

À Carmosine.

Approchez un peu, je vous prie.

[**SER VESPASIANO, à Minuccio.**

Voyez-vous ce que je vous ai dit ? Il va arranger toute l'affaire. Calatabellotte est à moi.

MINUCCIO.

Point, c'est une simple consultation, qu'ils vont faire en particulier. Les Espagnols tiennent cela des Arabes. Le roi est un grand médecin ; c'est la méthode d'Albucassis.]

LE ROI, à Carmosine.

Vous tremblez, je crois. Vous défiez-vous de moi ?

CARMOSINE.

Non, Sire.

LE ROI.

Eh bien ! donc, donnez-moi la main. Que veut dire ceci, la belle fille ? Vous qui êtes jeune et qui êtes faite pour réjouir le cœur des autres, vous vous laissez avoir du chagrin ? Nous vous prions, pour l'amour de nous, qu'il vous plaise de prendre courage, et que vous soyez bientôt guérie.

CARMOSINE.

Sire, c'est mon trop peu de force à supporter une trop grande peine qui est la cause de ma souffrance. Puisque vous avez pu m'en plaindre, j'espère que Dieu m'en délivrera.

LE ROI.

Voilà qui est bien, mais ce n'est pas tout. Il faut m'obéir sur un autre point. Quelqu'un vous en a-t-il parlé ?

CARMOSINE.

Sire, on m'a dit toute la bonté, toute la pitié qu'on daignait avoir...

LE ROI.

Pas autre chose ?

À la reine.

Est-ce vrai, Constance ?

LA REINE.

Pas tout à fait.

LE ROI.

Belle Carmosine, je parlerai en roi et en ami. Le grand amour que vous nous avez porté vous a, près de nous, mise en grand honneur ; et celui qu'en retour nous voulons vous rendre, c'est de vous donner de notre main, en vous priant de l'accepter, l'époux que nous vous avons choisi.

Il fait signe à Perillo, qui s'avance et s'incline.

Après quoi, nous voulons toujours nous appeler votre chevalier, et porter dans nos passes d'armes votre devise et vos couleurs, sans demander autre chose de vous, pour cette promesse, qu'un seul baiser.

LA REINE, à Carmosine.

Donne-le, mon enfant, je ne suis pas jalouse.

CARMOSINE, donnant son front à baiser au roi.

Sire, la reine a répondu pour moi.

FIN DE CARMOSINE.

ADDITIONS ET VARIANTES

EXÉCUTÉES

POUR LA REPRÉSENTATION.

4. — *Il se fait tard.* Va, mon ami, fais ce que je t'ai dit.

PERILLO, *en sortant.*

Ah ! cela est horrible !

ADDITIONS ET VARIANTES
EXÉCUTÉES
POUR LA REPRÉSENTATION.

1.— *La première cause de ta fortune aura été, etc.*

2.—

TROISIÈME DEMOISELLE.

Et nous n'en aurons jamais d'autres.

TOUTES LES DEMOISELLES, ensemble.

Et nous n'en aurons jamais d'autres.

3.— *Je crains que votre présence.*

LE ROI.

J'irai, te dis-je. Je la verrai, je lui parlerai. Je ne veux pas que cette jeune fille meure ; je ne le veux pas.

MINUCCIO.

Il ne sera pas facile de l'en empêcher, car elle l'a résolu, et la besogne est à moitié faite. Sire, prenez garde de l'achever en cherchant à la sauver.

LE ROI.

Ne disais-tu pas tout à l'heure, etc.

Le sujet de *Carmosine* se trouve dans une nouvelle du *Décameron* (la septième de la dixième journée). En voici le sommaire : « Le roi Pierre, ayant appris le fervent amour que lui portait Lise, et dont elle était malade, va la consoler et la marie avec un jeune gentilhomme ; après quoi il lui donne un baiser sur le front et se déclare pour toujours son chevalier. » Cette anecdote, que Boccace raconte avec beaucoup de grandeur et de simplicité, n'a que huit pages, et les caractères n'y sont pas même indiqués, hormis pourtant celui du roi, dont la conduite fait assez connaître la générosité chevaleresque. Le jeune gentilhomme qui, dans la nouvelle, n'arrive qu'à la fin pour épouser Lise, devient dans la comédie un ami d'enfance et un fiancé de la jeune fille, ce qui ajoute beaucoup à l'intérêt du sujet en compliquant les situations. Le personnage de ser Vespasiano est aussi une création nouvelle qui vient jeter de temps à autre, au milieu de cette mélodie amoureuse, une note comique, indispensable au théâtre bien plus qu'à la lecture. En examinant les débris du manuscrit autographe, j'y remarque que l'héroïne s'appelle Lise, pendant tout le premier acte, comme dans le récit de Boccace. Probablement, lorsqu'il eut imaginé la belle scène du second acte où Perillo entend le nom de sa maîtresse mêlé aux forfanteries de ser Vespasiano, Alfred de Musset aura pensé que ce nom n'avait pas assez d'originalité pour frapper l'oreille du spectateur et éveiller son attention, comme celle de Perillo. De même, lorsque Minuccio, seul avec le roi, lui confie le secret de la jeune malade, l'auteur aura senti qu'il fallait à cette jeune fille un nom plus pittoresque et moins vulgaire que celui de Lise. Peut-être aussi a-t-il compris, à mesure qu'il avançait dans son œuvre, que l'esquisse légère de Boccace allait devenir entre ses mains un type complet. Le nom un peu bizarre, mais sicilien, de Carmosine, qu'il substitua sur le manuscrit au nom de Lise, à partir du second acte, fut en quelque sorte une prise de possession. Pour peu qu'on sache ce que c'est qu'une pièce de théâtre, on reconnaît que celle-ci a été écrite avec la pensée qu'elle serait représentée tôt ou tard. On ne voit point dans *Carmosine* de brusques changements de lieu ; les scènes s'enchaînent sans interruption. L'auteur a soin de prolonger le mystère qui règne sur tout le premier acte jusqu'au moment où cet acte va finir. Le procédé employé pour faire entendre à Perillo, de la bouche même de Carmosine, le mot cruel qui lui apprend qu'elle ne l'aime plus ; la scène du second acte où la sottise de ser Vespasiano donne le coup de grâce à ce pauvre amant déjà si malheureux ; l'habileté avec laquelle l'auteur rapproche Perillo de Carmosine au début du troisième acte ; ses précautions pour dissimuler jusqu'au dernier moment le dénouement heureux, en montrant la mort de l'héroïne comme inévitable, tandis qu'au contraire il prépare sa guérison et son mariage ; enfin la grande scène entre Carmosine et la reine, qui semble conduire tout droit vers un but opposé à celui qu'on voudrait atteindre, tout cela est conçu et traité dramatiquement, selon les règles de l'art et même du métier. Il faudrait être aveugle pour ne point le voir. Cependant on s'est si bien accoutumé à dire que les comédies d'Alfred de Musset n'étaient pas destinées au théâtre qu'on l'a répété de celle-ci, comme des précédentes, sans y regarder et contrairement à l'évidence. *Carmosine* parut pour la première fois, en 1850, dans le *Constitutionnel*. Une erreur de ponctuation, commise par les compositeurs de ce journal et qui changeait le sens d'un vers dans la romance de Minuccio, fut pour l'auteur un sujet de grand chagrin. Il écrivit à M. Véron, sur ce vers estropié, une lettre curieuse qu'on trouvera dans la Correspondance. La mise en scène de cette comédie n'a présenté aucune difficulté sérieuse. On n'y a éprouvé d'autre embarras que celui des richesses. La trop grande abondance des idées, qui ajoute au charme de la lecture, a rendu nécessaires quelques coupures à la représentation. Cette pièce a été jouée sur le théâtre de l'Odéon, le 7 novembre 1865, et le public de Paris a témoigné ce jour-là qu'il n'avait point perdu le goût des sentiments élevés ni du beau langage. Mademoiselle Thuillier a donné au personnage de Carmosine un caractère de douce passion et de mélancolie poétique dont ses auditeurs garderont longtemps le souvenir.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Acélan
- Artocarpus
- CaLéValab
- TptBot
- Phe-bot
- Hsarrazin
- Berniepyt
- Eleffray
- Pikinez
- Phe

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)